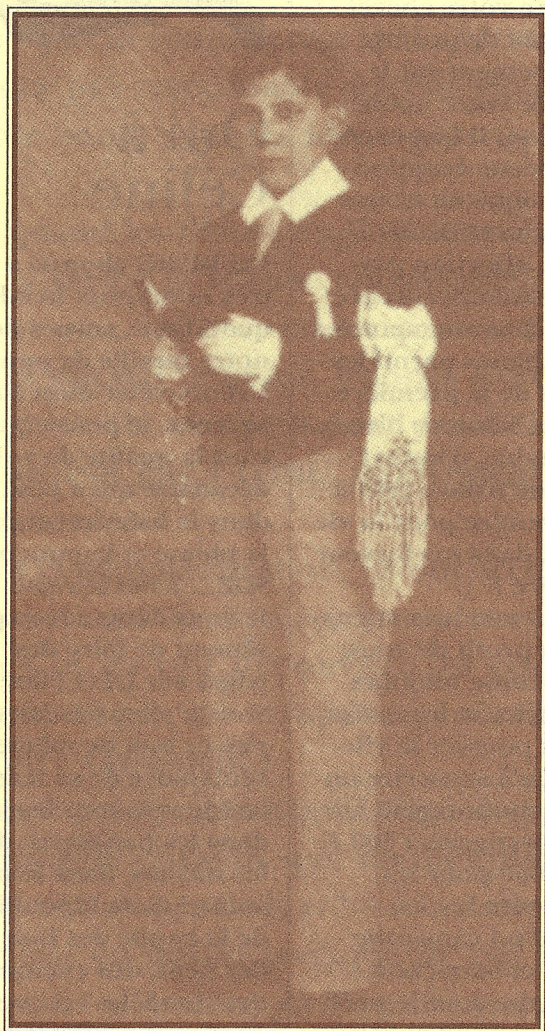


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 37

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

— Pasqua en premier communiant.
Le Bon Dieu sans confession —

❑ L'anti colonialisme mortifère ❑ Rwanda:
ce que personne n'a jamais dit ❑ Du rififi chez
les rabbins ❑ L'anti-Faurisson révisé à la
baisse ❑ Les trucages de l'AFP ❑ La pègre
algérienne en France ❑ Cohen fait ses
comptes ❑ et ADG en infère qu'Hanin est
gland.

Lettres de chez nous

A Serge de Beketch

J'ai appris, en lisant la presse amie dont vous êtes une plume éclairée et valeureuse, que les sbires de notre gouvernement socialo-dictatorial exercent des pressions contre vous afin de vous faire taire.

Je m'insurge contre ces procédés très adroits et efficaces d'ailleurs, nous le constatons. Je ne manquerai pas de manifester ma réprobation, dans mon entourage, contre cette façon de défendre les prétendus droits de l'homme, dérision sinistre.

Je suis fier de vous dire ma confiance. Je vous remercie des lumières que vous apportez sur les atteintes qui sont portées à la France, sur les souffrances qu'elles entraînent pour notre Patrie, avec sa déchéance. Je vous remercie de nous en dévoiler les aspects pernicioseux, les tenants et les aboutissants.

J'admire votre courage. La France a besoin d'avoir des serviteurs comme vous. Elle sortira de ce chaos, grâce au ciel, c'est promis, et à la cohorte de ses chevaliers.

R.M. (Denain)

A notre "libéral directeur alité"

La lecture du n° 33 m'ayant appris le coup du sort qui vous frappe, je porte à votre chevet mes vœux de prompt rétablissement sur le pavois de votre noble institution. Il faut espérer que cette éruption épidermique ne trouve pas sa source dans quelque affection psycho-épistolaire suscitée par le réabonnement des plus indignes parmi les lecteurs de la première cohorte. Serait-ce bien raisonnable, d'autant que je me trouve prêt à en reprendre pour la vie entière, dans ma ferveur populaire ?

Décidé à toujours mieux faire au profit de votre grande cause toujours civilisatrice et française, je viens pousser la vilénie jusqu'à souscrire un nouvel abonnement au tarif tourangeau à 500 F. contre 600 pour les petits beurs lus, en faveur d'un camarade officier et berrichon limitrophe dont le nerf de la guerre est quelque peu distendu — vous n'ignorez pas la grande misère de nos Armes...

Ph. G. (Cacao)



Oui à Céline

J'ai hésité, abonné à de très nombreux hebdomadaires, quotidiens, revues de notre famille de pensée, à renouveler mon abonnement. Je pense que c'est la qualité de votre décadaire qui a pesé dans la balance, et puis la plume et le punch de SDB... a fait le reste. Je vous demande expressément de faire des pages sur L-F. Céline. Vous n'allez pas laisser passer tout de même le centenaire de sa naissance ? Je vois tous les jours dans les banlieues, dans les médias, dans le personnel de la Ripublique de la bande des huit ou des neuf, des exemples, des "modèles" on ne peut plus... céliniens ! Merci d'avance, et un grand bravo à toute l'équipe !

M.M. (Nice)

Pas d'accord avec "Fidèle au poste"

Evidemment vous êtes libre de trouver "Derrick" ennuyeux si, pour vous, "policier" = courses de voitures, pétarades, hémoglobine, vu que la psychologie a une grande place dans le métier de Derrick. Mais le trouver "aussi vulgaire que Navarro", "aussi invraisemblable que Moulin" : Faut l'faire ! comme dit l'autre. Il y a longtemps que j'ai abandonné Moulin, écœurée par la grossièreté de ses propos et ses tenues de clochard. Alors que Derrick est la distinction, la tenue, la mesure mêmes. Allez, et ne péchez plus... Amen !

Mme D.D. (Boulogne)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.39.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet

- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
139 boulevard Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Nouvelle décolonisation

« J'ai honte », a dit Monsieur Douste-Blazy, ministre de la Santé, en revenant du Rwanda. Eh bien, pas moi. Je suis peiné, consterné, épouvanté. Mais ni surpris ni honteux.

Parce que je n'ai jamais cru que les populations africaines aient été exonérées de leur sauvagerie primitive par la simple grâce de la décolonisation.

Et parce que je ne me sens pas responsable de cette situation.

Ceux qui devraient avoir honte sont les idéologues qui ont jeté l'Afrique dans le malheur.

Au temps des colonies, quand les Blancs exploitaient-éhontément-les-richesses-de-l'Afrique, comme nous le serine la vulgate anticolonialiste, les Africains au moins ne s'entre-massacraient pas, ne mouraient pas de faim, ne crevaient pas de sécheresse, n'agonisaient pas par millions, frappés par d'effroyables épidémies.

Il est vrai qu'en contrepartie ils n'organisaient pas d'élections, ne devenaient pas présidents à vie, ne siégeaient pas à l'ONU, n'ouvraient pas de comptes en Suisse et ne roulaient pas en Mercedes.

Avec la décolonisation et la démocratisation, ils ont accédé à ces merveilles.

Mais ils ont aussi renoué avec la misère, la violence, les guerres tribales, les famines, les épidémies et ils ont découvert les coups d'état, les dictatures sanglantes, la faillite économique, la corruption généralisée.

Comment pouvait-il en être autrement ?

Comment des peuplades à peine arrachées à l'âge de pierre auraient-elles pu, en un demi-siècle, accomplir le chemin que les peuples d'Europe ont mis deux millénaires à parcourir pour passer de la tribu à la nation ?

En s'affligeant aujourd'hui du destin tragique de ces peuples mineurs victimes d'une émancipation qu'ils n'étaient évidemment pas en âge d'assumer, les idéologues de la décolonisation se comportent comme des parents qui, ayant abandonné la demeure et le budget familial à leurs enfants en bas âge, s'étonneraient de retrouver les gosses crevant de faim et de vermine et se battant pour un quignon de pain rassis dans un appartement dévasté, au milieu de joujoux aussitôt cassés qu'achetés avec l'argent du ménage.

L'étonnant est que ces parents indignes seraient unanimement condamnés, alors que les décolonisateurs inconscients sont unanimement célébrés.

S de B



PAS A L'HEURE



Tapie a décidé-
ment des pro-
blèmes de montre.

Après l'affaire Mellick, qui lui fournit un faux alibi en prétendant avoir été en sa compagnie à Paris à l'heure où il était photographié dans sa mairie de Béthune, voici l'affaire Fodé Sylla. Le successeur d'Harlem Désir à la tête de SOS-Racisme soutient qu'il était à la tribune d'un meeting au moment où Tapie assure l'avoir eu au téléphone. Motif de cette querelle : Tapie affirme qu'il n'a pas voulu de Sylla sur sa liste alors que Sylla soutient que c'est lui qui n'a pas voulu être sur la liste de Tapie.

Ca, c'est de la métapolitique.

EXPERIENCE



Michel Edouard-Leclerc, grand patron de la chaîne d'hypermarchés qui porte son nom, raconte sa première entrevue avec Chirac : "Il en est arrivé à cet aveu : 'Vous savez, je n'ai rien contre la grande distribution. Je suis allé une fois dans un hypermarché à Berlin'."

C'est d'un peuple !

CONSOLATION



S'il ne gagne pas les Européennes, Dominique Baudis aura du moins gagné un surnom dans l'affaire. On ne l'appelle plus que "Kennedy-Dry".

L'inquiétant, c'est que ça avait déjà servi pour Servan-Schreiber.

Comment ? Vous ne vous souvenez plus qui c'est ?

AUX ORDRES



C'est un dénommé William Abitbol, du ministère de l'Intérieur, qui a été chargé de lancer le double canular médiatique de la démission de Pasqua et de sa réconciliation avec Séguin. La presse a docilement donné le

Quelques nouvelles

Les aventures de Charles-qui-pleure racontées par l'onc' Thierry

"Charles Pasqua sera-t-il candidat à la présidence de la République l'année prochaine ?"

Cette question est la première phrase d'un portrait de Charles Pasqua que publie Thierry Desjardins.

Charles Pasqua sera candidat à la présidence de la République l'année prochaine.

Ce pronostic est la seule explication concevable du caractère ridiculement hagiographique de l'ahurissant pavé que l'intéressé a inspiré (dans tous les sens du terme) à son caudataire, ancien journaliste et grand reporter au "Figaro".

Le titre : "Portrait étonnant d'un ministre surprenant".

Etonnant, c'est le moins que l'on puisse dire, ce Pasqua en personnage de bande dessinée édifiante façon "Les belles histoires de l'oncle Paul".

En fait, le portrait officiel peinturluré par Desjardins vise à retaper l'image vilainement écornée de l'ancien représentant-placier en apéritifs anisés devenu chef des bandes du SAC et que son accent de comique troupier et ses costards rayés de porte-flingue chez Carbone et Spirito ne plaçaient pas en tête de la course à la magistrature suprême.

Résultat : quatre cents pages de roman chez la portière façon "Sans Famille".

Tout commence, bien sûr, par l'arrivée, le 18 avril

1927, au foyer pauvre mais honnête d'André et Françoise Pasqua, d'un beau bébé que l'on baptise Charles, "du nom de son grand-père qui, le hasard faisant décidément bien les choses, avait le même prénom que le capitaine de Gaulle" (cf. l'histoire fameuse du général Hugo déclarant la naissance de son fils et congratulé par l'employé de l'état civil : "Vous êtes le père de Victor Hugo ? Permettez-moi de vous féliciter").

Papa est sergent de ville, la maman (qui pourtant "avait été au lycée d'Ajaccio") travaille en usine.

Le pauvre petit Charles, "pour avoir un peu d'argent de poche et s'acheter quelques friandises", va cueillir à l'aube des fleurs qu'il revend aux parfumeurs.

Pauvres, les Pasqua sont donc de gauche. Le papa de Charles "arbore, pour marquer sa solidarité avec le Front populaire, un brassard rouge sur sa tenue de policier".

Mais, pour autant, les Pasqua sont patriotes. Faute de brassard rouge, le jeune Charles porte, lui, une chemise sur laquelle sa mère a brodé la phrase suivante : "Face au monde, de toute notre âme, sur nos gloires, sur nos tombeaux, sur nos berceaux, nous jurons de vivre et de mourir français".

C'est beau mais c'est long. Surtout sur la chemise d'un gamin de dix ans...

De goche mais patriote, on est aussi laïc mais catho, chez les Pasqua. Charles se souvient même qu'il a pleuré en entendant les "Petits Chanteurs à la Croix de bois" chanter la Marseillaise.

On verra d'ailleurs qu'en devenant grand le petit Charles gardera la larme facile.

A quinze ans, le petit Charles est évidemment "résistant" mais, aujourd'hui, "il n'en parle jamais" et d'ailleurs "il est très difficile de retrouver aujourd'hui des témoignages totalement fiables sur cette période mouvementée".

On allait le dire...

Desjardins sait cependant, grâce à "tous ceux qui se souviennent de ces journées tourmentées", que le petit Charles résistant "est désigné pour faire partie d'un groupe de résistants chargés d'assurer le maintien de l'ordre" dans la ville de Grasse où son père dirige le "comité d'Eupuration".

Et que fait Charles ?

Eh bien, il "intervient personnellement auprès de son père et des différents responsables de l'Eupuration dans le département pour éviter le peloton d'exécution à certains collaborateurs hâtivement condamnés".

A quinze ans...

Il faut dire qu'il les voit précoces, les gaullistes, l'Onc' Thierry. Ne raconte-t-il pas que Jacques Chirac éprouva sa "première émo-



les du marigot

tion politique" en voyant monter dans le ciel de Toulon les fumées du sabotage de la flotte ? Ce jour-là, 27 novembre 1942, le petit Jacques est à la veille de son dixième anniversaire...

Mais revenons au petit Charles.

Résistant mais hostile à l'Épuration, de gauche mais nationaliste, laïc mais catho, le voilà "ancien combattant à dix-sept ans".

C'est là qu'il voit De Gaulle à Nice. De loin. "Dieu qu'il est grand !" dit maman. "Il porte bien l'uniforme", constate papa. Charles, lui, "faillit éclater en sanglots de joie".

Toujours cette larme !

Sur quoi, le petit Charles s'engage dans le combat politique dans les rangs gaullistes. Mais ne voilà-t-il pas que le 20 janvier 1946 le Général abdique ?

Encore un coup, "En écoutant la radio, dans l'appartement des Pasqua, tout le monde a la larme à l'œil".

Bientôt le petit Charles devient grand. Il se marie (sans doute verse-t-il une larmichette au moment du "oui" fatidique) et devient marchand de vin sans clientèle puis détective privé sans cause.

C'est alors que Ponchardier (le "gorille") contacte Charles pour lui demander de créer un service d'ordre pour le RPF. Et l'Onc' Thierry, qui n'a probablement jamais mis les pieds dans un meeting du RPR, du PS ou du PC, écrit sans rire : "Aujourd'hui, l'idée d'un service d'ordre pour un mouvement politique semble incroyable. Seuls les groupuscules d'extrême droite fascistes

se vantent d'en posséder encore".

Charles recrute "d'anciens héros authentiques mais aussi, car on ne s'est pas montré très regardant, quelques voyoux notoires" (on notera que ces voyoux d'un genre particulier ont droit à un X comme les papoux d'ADG...).

Ils n'en sont pas moins efficaces puisqu'à Grenoble, en 1948, lors d'une manifestation gaulliste, ils tuent un contradicteur communiste. Pasqua fera cacher le cadavre qui ne sera découvert que plusieurs heures plus tard, de Gaulle parti.

Mais là, Onc' Thierry ne nous dit pas si Charles verse quelques larmes sur le cercueil de l'ennemi valeureux.

De retour au pays, Charles entre chez Ricard pour devenir évidemment "le meilleur vendeur de pastis que l'on ait jamais vu à Marseille et dans les environs".

En politique, ça va moins bien. En 1953, de Gaulle laisse tomber le RPF. En apprenant la nouvelle, devinez quoi : "Pasqua... en a les larmes aux yeux".

Enfin, finalement, en 58, de Gaulle prend le pouvoir. Pasqua y va de sa larme et devient "responsable de l'animation de l'UNR dans les Bouches-du-Rhône" mais pas patron du SAC. Pas du tout. Onc' Thierry est formel : "de 58 à 62, Pasqua n'avait que des contacts très lointains avec le SAC" (sic).

Ce n'est donc, à en croire Onc' Thierry, qu'en 62 que Pasqua prend en main le SAC et encore pour "l'épurer". Et si "certains

membres du SAC que Pasqua a utilisés à partir de 62 se sont retrouvés dans des boxes d'accusé pour des affaires crapuleuses, il serait juste de souligner que les faits qui leur étaient reprochés n'avaient jamais eu lieu alors que Pasqua était leur chef direct".

C'est clair, non ?

Même quand, dix ans plus tard, deux porteflingue de Pasqua abattent deux communistes lors de sa campagne électorale à Levallois, Charlot-la-larmichette n'est pas dans le coup. "Ce n'est pas moi qui les ai fait monter de Marseille. C'est Joseph Comiti qui avait trouvé ce moyen facile de s'en débarrasser", plaide-t-il courageusement devant Onc' Thierry.

Après tout, rien ne dit que Charles n'a pas pleuré ce soir là. Ce qui est certain, c'est qu'en 1986, en apprenant la mort de Malik Oussekiné, manifestant beur décédé à la suite d'une manifestation "étudiante", le grand sentimental cède à son penchant naturel.

"Pour Pasqua, la mort de Malik Oussekiné est une catastrophe. D'abord sur le plan humain. Même s'il aime jouer les cyniques et les 'durs', il est sans doute plus sensible que bien d'autres hommes politiques. La mort d'un gosse pour lui est une chose intolérable... On l'a surpris en train d'essuyer une larme."

En somme, la seule fois où l'on est sûr que Charly-la-pleurniche n'y est pas allé de son sanglot, c'est après la mort de Sébastien Deyzieu, militant nationaliste traqué à mort par sa police.

maximum de retentissement à cette double-non-information.

Gaubert l'a dressée.

EXEMPLE



Le "Figaro" du 7 mai dernier raconte qu'un magistrat d'Aix a surpris un substitut de la même ville embarquant nuitamment dans sa voiture du mobilier appartenant à la cour d'appel. Le magistrat ayant dénoncé le piqueur au procureur général, les meubles ont été rendus et on en est resté là. On espère que le distrait est particulièrement sévère avec les voleurs de poules. Qu'au moins il n'arnaque pas les contribuables.

ALLIE



Rocard vient de trouver un allié de poids dans sa lutte contre Tapie : Soisson, qui déclare à qui veut l'entendre que l'affairiste politicien est un voyou et qui ajoute qu'en cas de second tour, entre Chirac et Rocard, il votera Rocard. C'est réconfortant, cette solidarité des puissants.

EXTERMINATION



Au nom de la lutte contre l'exclusion, Fabius veut expulser les ministres "post-fascistes" italiens de tous les débats internationaux. Le plus simple serait encore de les piquer. Une bonne petite transfusion, peut-être ?

CAMOUFLET



Le gag est que "Laurent la seringue" a fait jusqu'au dernier moment le siège de Mitterrand pour obtenir le soutien du président à cette lubie. Réponse du Vieillard élyséen : un message de félicitations à Berlusconi.



DE QUI TENIR

 Fafa en a été réduit à se rabattre sur le député européen socialiste Jean-Pierre Cot qui fulmine lui aussi contre le danger "fâchiste". Il a de qui tenir : son père, Pierre Cot, ministre de l'Air du Front populaire, fut avant guerre l'un des dirigeants du "Front antifasciste".

On a découvert depuis qu'il menait cette activité en tant qu'agent soviétique au service de Staline.


Détail supplémentaire : c'est pour avoir permis aux historiens (entre autres à Thierry Wolton, auteur du "Grand Recrutement") d'accéder aux archives du réseau d'espionnage pour lequel travaillait Pierre Cot qu'Eltsine fut publiquement insulté par Jean-Pierre Cot en plein parlement européen.

N'IMPORTE QUOI

 Dans une interview où le Premier ministre turc, Madame Tansu Ciler, se plaint des réticences montrées par Bruxelles à intégrer son pays, le journaliste de "L'Express" qui enregistre ses propos qualifie l'Europe de "forteresse chrétienne".

Comme diraient les deux millions de bébés européens assassinés chaque année dans cette autre "forteresse" que devrait être le sein maternel.

ENCORE UNE CHANCE !

 La bonne presse en est toute émotionnée : figurez-vous qu'un magistrat de Coutances (Manche) a eu l'audace de recommander à un escroc algérien qui avait fait pour cent vingt-cinq mille francs de chèques sans provision "d'aller escroquer les gens en Algérie". Pour un peu, le juge serait traité de raciste. C'est que, figurez-vous, l'escroc est "chômeur tuber-

Autres Nouvelles

Information et antiracisme, la méthode de l'AFP

L Agence France-Presse proposait samedi dernier un article reproduit par à peu près toute la presse de province sur "la chasse aux Noirs à Magdebourg".

On y découvrait avec horreur que, dans cette petite ville de l'ex-Allemagne de l'Est, les festivités de l'Ascension, "toujours très arrosées par la gent masculine", avaient "dégénéré en chasse aux Africains, déclenchant une série d'affrontements entre jeunes extrémistes de droite et étrangers".

L'affaire commence dans un bar, par une altercation entre clients indigènes et quelques-uns de ces "milliers d'Africains et de Vietnamiens qui, venus

travailler en RDA dans le cadre d'accords entre pays frères, sont restés après la réunification".

Et l'AFP d'expliquer qu' "une partie des agresseurs provenaient des milieux skinheads, hooligans et fascistes" qui "ont déchargé leur agressivité en prenant pour cible des étrangers".

Apparemment, le cas a été si grave que le ministre de la Police de Saxe Anhalt n'a "pas exclu qu'il s'agisse d'une opération soigneusement préparée par des groupuscules néo-nazis".

Dans l'expectative, une rafle a été ordonnée dans les milieux réputés extrémistes et quarante-neuf personnes ont été arrêtées.

Le lendemain, toutes

étaient libérées sans la moindre inculpation à l'exception d'un seul qui n'avait pas pu payer de caution.

Au fait, direz-vous, quel est le bilan tragique de cette chasse aux Nègres si justement dénoncée par l'AFP ?

Eh bien, laissons la parole au journaliste de cette agence d'état pour répondre à la question : "Contrairement aux premiers bilans, aucun étranger n'a été blessé ... trois extrémistes blessés à coups de couteau ont été hospitalisés". Ça rappelle l'histoire du flic arrêtant un gars qui se réfugie dans le commissariat avec un couteau planté dans le dos.

Pour port d'arme ■

L'Algérie préfère envoyer sa pègre en France

Certains consulats ne jouent pas le jeu ou sont carrément de mauvaise foi. Le consulat d'Algérie traîne manifestement les pieds pour reconnaître ses ressortissants. Un Algérien condamné pour tentative d'assassinat devait être expulsé à l'expiration de sa peine. Le consulat d'Algérie n'a pas accepté, comme preuve de sa nationalité, le certificat de naissance que ses propres services avaient délivré : "Cette présomption de nationalité est insuffisante", a décrété le consul. En conséquence, le condamné, sa peine ache-

vée, bien qu'interdit de territoire national a dû être relâché sans être expulsé ».

Cette anecdote banale, c'est le patron de la PAF (Police de l'air et des frontières) qui la rapporte en faisant le point du fameux « plan Pasqua » pour contrôler l'immigration clandestine. Elle répond aux rodomontades du Tartarin de la place Beauvau : à supposer que la justice et la police françaises appliquent scrupuleusement la loi régissant l'expulsion des clandestins et délinquants étrangers (ce qui est loin d'être le cas), dans quatre-vingts pour

cent des cas, les pays d'émigration refusent de réintégrer leurs nationaux.

Exemple chiffré pour le seul département des Pyrénées-Orientales qui accueille chaque année près de trente millions d'étrangers : Au mois d'avril, 31 repris de justice algériens ont été frappés d'expulsion ; 6 seulement ont regagné leur pays ; le reste, soit 25 clandestins délinquants, a dû être relâché dans la nature. Motif : "L'état algérien ne tient pas à hériter de ses émigrants turbulents".

En clair : l'Algérie se débarrasse de sa pègre



indigène en l'expédiant en France.

Aveu énorme !

Surtout si l'on prend en compte ces autres chiffres : au cours du premier trimestre 94, mille cinq cents clandestins ont été interpellés entre la Côte Vermeille et Cerdagne. Mille étaient algériens.

C'est une augmentation de 59 % par rapport à l'année dernière. Dans le même temps, le nombre des clandestins mis en détention administrative dans l'attente d'un arrêté d'expulsion qui interviendra après une procédure longue et coûteuse (alors que leur statut de clandestin ne fait aucun

doute) a augmenté de 257 %. Officieusement, les policiers chargés de la frontière des Pyrénées-Orientales évaluent à quarante mille le nombre des Algériens entrant clandestinement chaque année par l'Espagne. Moins de 5 % de ces clandestins seront finalement expulsés. ■

Un antirévisionniste qui révisé

Voilà quelques mois, "L'Express" présentait à grand bruit le livre de Jean-Claude Pressac, "plus grand expert mondial sur la question des chambres à gaz" : "Les Crématoires d'Auschwitz. La Machinerie du meurtre de masse" (éditions CNRS 1993).

Ce livre, selon "L'Express" et les journaux qui assurèrent sa promotion, devait ridiculiser à jamais les négationnistes et leur chef de file, le professeur Robert Faurisson, avec d'autant plus d'efficacité que Pressac, pharmacien de son état, avait d'abord été tenté par les sirènes révisionnistes avant de se réveiller de ce mauvais cauchemar et de découvrir, à force de travail,

l'abominable vérité sur la Shoah. De fait, le livre de Pressac établissait, sans aucune contestation possible, l'existence de crématoires dans les camps nazis.

Mais il révisait également le nombre des morts d'Auschwitz puisqu'il l'évaluait (page 148) à 775 000, nombre arrondi à 800 000.

Or, en France, ce genre de comptabilité est interdit puisque le chiffre des morts d'Auschwitz a été fixé à quatre millions par le Tribunal de Nuremberg dont la loi Fabius-Gayssot fait la référence obligatoire en matière d'histoire de la deuxième guerre mondiale.

Toute contestation étant qualifiée de "négarion de crime contre l'humanité" et sanctionnée pénalement.

La question se posait alors de savoir si le Parquet et les associations spécialisées dans la défense de la mémoire allaient poursuivre Pressac, le pourfendeur de Faurisson.

Il n'en fut rien, la crainte du ridicule l'emportant sur la lettre de la Loi.

Du coup, Pressac récidive en qualifiant "d'émotionnel" le chiffre sacré de quatre millions de morts à Auschwitz et, dans la traduction allemande de son livre, minore encore son évaluation qui, de 800 000, passe aujourd'hui à une fourchette de 630 000 à 710 000.

La question se trouve donc de nouveau posée : le Parquet osera-t-il poursuivre Pressac comme n'importe quel "négarionniste" ? ■

culeux et père de dix enfants".

On pourrait peut-être lui décerner le prix Cognac-Jay ?

DELATEURS



Des catholiques installés en Arabie saoudite ont l'habitude de faire venir dans le plus grand secret des prêtres qui célèbrent des messes clandestines dans ce pays où toute expression chrétienne est punie de peines allant de la prison à la mort en passant par la bastonnade. Jusqu'à présent, la police islamique n'en avait rien su. Elle va désormais pouvoir sévir grâce à une dénonciation publiée par le "Canard enchaîné".

POURQUOI SE GENER ?

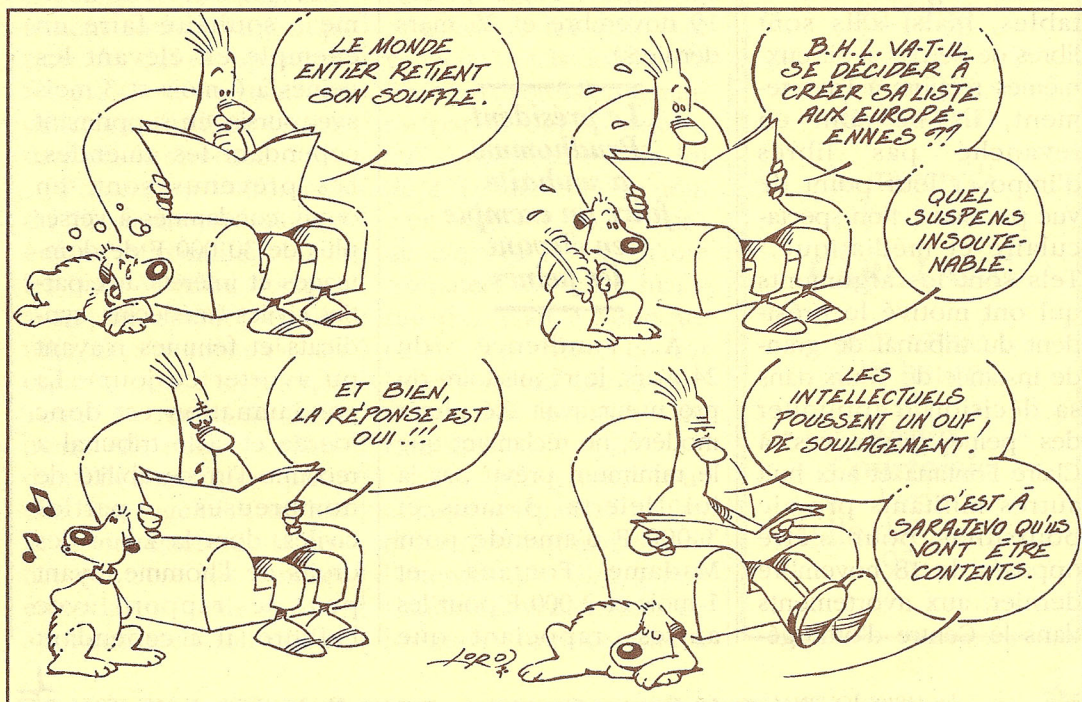


A Perpignan, un quidam est arrêté en flagrant délit de cambriolage d'une pharmacie. Cambriolage nocturne avec effraction. Il est interrogé et remis en liberté. Dans la même ville, le même soir, trois jeunes sont arrêtés au volant d'une voiture volée. Ils sont interrogés et remis en liberté. Voyous de tout poil, rendez-vous à Perpignan, c'est le pays de cocagne.

PAS RACISTE




« Churchill était-il raciste ? » C'est « Le Monde » qui pose la question et qui instruit le dossier. Certes, « Churchill avouait qu'il "n'aimait pas les moricauds" et autres "nègres" ». Certes, « à un médecin qui insistait sur les ravages de la rougeole chez les Noirs, il avait répondu : "Eh bien il en reste beaucoup, ils ont un taux de reproduction très élevé" ». Certes, « il voyait dans les Indiens "le peuple le plus bestial du monde, après les Allemands" ». Certes, « il était convaincu de la supériorité de la "race bri-




tannique” ».
Mais pour autant, conclut le juge du “Monde”, Laurent Zecchini : « Churchill n’était pas “raciste” au sens moderne du terme ».

Et vous savez pourquoi ?
Mais voyons ! Parce qu’il avait « toujours admiré les juifs et ne cachait pas des idées foncièrement sionistes ».
C’est tellement évident.


IDEAL

 L’excellent mensuel “*Terres sauvages*” annonce dans son numéro de mai que des ingénieurs anglo-saxons ont mis au point un procédé permettant de désodoriser les effluents humains et de les mélanger à de l’argile pour en faire des briques. Le voilà, le matériau de base idéal pour le futur parlement européen de Bruxelles !

FRATRICIDE

 Grande agitation dans la communauté israéliite autour de l’élection du futur grand rabbin en France. Deux factions en présence : les modernes, qui poussent le philosophe freudien Gilles Bernheim, et les anciens, qui veulent garder Joseph Sitruk. Jusque-là, rien de bien intéressant si le débat n’avait pris récemment les allures d’une véritable guerre fratricide qui divise la communauté, ses élites et sa presse.

RAGOTS

 Comme toujours, ce sont les “progressistes” qui s’illustrent par la qualité de leurs arguments. Les supporters de Bernheim ont ainsi fait publier par “*Globe*” une série de ragots mettant en cause d’une manière incroyablement violente “la gestion financière” du rabbin sor-

Autres Nouvelles

Antisémitisme le grand Rabbin ?

Mauvais temps pour la dame Irene Pivetti que la vague droitiste vient de porter à la présidence du parlement italien. La Police de la Pensée l’a repérée et l’un des organes officieux de cette police la dénonce comme “antisémite”.

Motif : d’abord, “la Pivetti” est catholique, ce qui constitue évidemment une forte présomption. En outre, elle n’est pas catholique polluée et molle mais “pure et dure”, “intégriste” pour tout dire. Ce qui est un commencement de preuve.

Mais surtout, elle a fait des déclarations “la

Pivetti”, qui la classent définitivement au rang des ennemis du genre humain (section peuple élu).

A savoir : “Les juifs ont réussi à conserver leur identité raciale, religieuse et culturelle en se mariant entre eux”.

Propos dans lequel “L’Événement du jeudi” voit l’aveu d’un sentiment antisémite.

C’est possible. Mais c’est aussi bien embêtant. Parce que, dans ce cas, il va falloir se pencher très sérieusement sur Monsieur Joseph Sitruk, grand rabbin en France, qui, dans une récente interview accordée au mensuel communautaire “Pas-

sages”, déclarait : “A notre grande satisfaction, nous assistons à un tassement des mariages dits mixtes...”

Il y a une prise de conscience identitaire beaucoup plus forte à l’intérieur de la communauté qui fait que les mariages mixtes, fort heureusement, sont en régression...”

En clair, le grand rabbin en France fait partie de ces gens qui considèrent le mariage endogamique comme le garant de l’identité communautaire.

Conception que la Police de la Pensée considère, elle, comme antisémite. La vie est bien compliquée, pas vrai ? ■

Procès Neiertz-Fontana à Tours : des juges tièdes mais de fortes condamnations

Les prévenus ont des convictions religieuses respectables, mais, s’ils sont libres de ne pas avoir eux-mêmes recours à l’avortement, ils ne sont en revanche pas libres d’imposer leur point de vue par une action spectaculaire et médiatique.” Tels sont les arguments qui ont motivé le président du tribunal de grande instance de Tours dans sa décision d’appliquer des “peines dissuasives” à Claire Fontana et aux huit autres militants pro-vie poursuivis pour s’être opposés, le 18 novembre dernier, aux avortements dans le Centre d’orthogé-

nie (étymologiquement : “redressement de la race”) de Tours (“*Présent*” des 19 novembre et 26 mars derniers).

Le président Prudhomme a souhaité faire un exemple en élevant les peines

A l’audience du 24 mars, le réquisitoire du procureur avait été plutôt modéré, ne réclamant que le minimum prévu par la loi Neiertz, 3 mois et 3 000 F d’amende pour Madame Fontana, et 1 mois et 2 000 F pour les autres, rappelant que

l’avortement n’était pas un droit, mais une tolérance.

Le président Prudhomme a souhaité faire un exemple en élevant les peines à 6 mois et 3 mois avec sursis, en supprimant cependant les amendes. Les prévenus sont, en outre, condamnés à verser plus de 30 000 F de dommages et intérêts aux parties civiles (médecins, syndicats et femmes n’ayant pu avorter ce jour). La condamnation est donc lourde et si le tribunal a reconnu l’irrecevabilité de nombreuses parties civiles, dont la Ligue des droits de l’homme, ayant peu de rapport avec l’affaire, il a cependant



Autres Nouvelles

créé un précédent, puisqu'aucun tribunal n'avait jusque-là reconnu les dommages causés par les "sauveteurs" aux personnels de santé.

"Ce jugement traduit le raisonnement de la justice qui n'ose pas trancher entre la loi civile qu'elle applique et la loi morale qu'elle n'ignore pas, entre légalité et légitimité"

Illogisme également du tribunal qui reconnaît dans ces attendus que les prévenus, comme ils l'ont dit dans leur tract, "cherchaient d'abord à sauver avant leur naissance des enfants à la mort programmée". Une instance judiciaire considère donc l'I.V.G. comme la programmation de morts d'enfants et non plus seulement comme l'interruption du développement fœtal. Cette révolution dialectique n'allège cependant pas la sentence.

Présente à l'audience du 24 mars, son huitième enfant, Maximilien, dans les bras, Madame Fontana avait jugé cette fois-ci plus utile de s'occuper de ses enfants que d'assister, à Tours, au rendu du jugement. Elle nous a cependant déclaré que, pour elle, "ce jugement traduit le raisonnement de la justice qui n'ose pas trancher entre la loi civile qu'elle applique et la loi morale

qu'elle n'ignore pas, entre légalité et légitimité". Ménageant partisans et adversaires de l'avortement, les juges ont paru tièdes à Madame Fontana. Et de citer l'Apocalypse : "Parce que tu es tiède, ni chaud ni froid, je te vomirai de ma bouche".

La "dissuasion" souhaitée par la justice n'aura en tout cas pas fonctionné. "Nous sommes nombreux ; et tant qu'il y aura des avortements couverts par l'Etat, il y aura des gens, nous ou d'autres, pour les empêcher."

Reste entier cependant le problème de la loi Neiertz votée le 27 janvier 1993 par des parlementaires en fin de règne qui ne représentaient qu'eux-mêmes. Selon Philippe Ardant, président de l'université Paris-Assas, soutenu par l'ancien garde des Sceaux Jean Foyer et de nombreux journalistes, non seulement "cette loi est une mauvaise loi car une bonne loi doit être générale", mais de plus "la liberté d'expression garantie par la Constitution a été supprimée par la loi du 27 janvier 1993 au nom d'un droit à l'avortement", qui n'est, on l'a vu, qu'une tolérance. L'actuelle majorité qui avait à l'époque rejeté en bloc la loi Neiertz ne semble cependant pas pressée de l'abroger.

Les prévenus, tout comme les parties civiles déboutées, ont maintenant l'intention de faire appel. L'affaire devrait traîner en longueur tout comme à

Bordeaux, où l'on attend depuis novembre la date de l'appel. Les sauveteurs sont confrontés pour l'instant à de lourds frais et, s'ils invitent leurs sympathisants à les aider, ils déclarent cependant préférer "être rejoints et devenir des modèles, des initiateurs". Parce que, face à la haine des partisans du planning familial, ils auront finalement montré le visage d'une France propre, d'une France courageuse, pleine de convictions et de foi, nous ne pouvons qu'espérer qu'ils soient entendus pour pouvoir continuer à être fiers d'être français. ■

Guillaume Labat

Renseignements et soutien aux sauveteurs : La Trêve de Dieu, B.P. 167, 92805 Puteaux.

Au Libre Journal de Serge de Beketch

le mercredi 1er juin

CARL LANG

sera invité à 18 heures sur **Radio Courtoisie** Paris Ile-de-France 95,6

tant. Joseph Sitruk est carrément accusé de tenir des "comptes fantastiques" et de se livrer à des "dépenses excessives et personnelles".

SCANDALE



Et "Globe" d'énumérer les revenus du grand rabbin :

"Salaire net annuel de 751 000 F, appartement de fonction (219 000 F), frais EDF-GDF (33 000 F), entretien et assurance de la voiture de fonction (85 000 F), téléphone (50 000 F), "actions éducatives" (50 000 F) et, enfin, les frais de scolarité des sept enfants du grand rabbin, qui sont payés par une fondation créée spécialement par le Consistoire central.

Question posée par l'hebdo communautaire : "Joseph Sitruk sera-t-il au centre d'un vaste scandale financier ?" En tout cas, certains font tout pour ça.

DUR DE DUR



Pasqua fait le siège de Balladur pour obtenir que le préfet de Paris Philippe

Massoni soit porté au "grade" de secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

La perspective sème la panique dans les commissariats où Massoni s'est acquis la réputation d'une implacable "peau de vache".

INAMOVIBLE



Mitterrand s'amuse beaucoup à évoquer les conditions

de son départ de l'Elysée en mai 95. Il a déjà prévenu qu'il présiderait en personne les cérémonies du cinquantième de l'Armistice qui auront lieu le 8 mai 95 et auxquelles le président de la République élu la veille, dimanche 7 mai, ne serait reçu que comme invité.



1 682 ème jour A.C. L'autre soir à la télé le bon docteur Kouchner (je me demande s'il a une clientèle française) a repris au bond la formule des Anne Frank de Kigali. Sans doute mieux informé que le journaliste d'Europe 1 qui l'avait lancée, il en comptabilise lui, non pas des centaines, mais « des milliers terrées dans les caves de Kigali ». J'ai été surpris parce qu'il n'avait pas l'air tellement épuisé. Pourtant il a dû être bien à la peine en faisant le tour des caves de la capitale rwandaise pour compter toutes ces petites Anne Frank tutsis et hutus. L'exploit est d'autant plus remarquable que les petites cahutes en torchis de Kigali ne me semblent guère faites pour abriter des caves. Ni d'ailleurs des greniers, lieux dont on sait qu'ils avaient la préférence de la véritable Anne Frank parce qu'ils élèvent la pensée. Au contraire de la cave, j'en sais quelque chose, qui plonge celle-ci dans des abîmes de perplexité face aux événements du monde. Tout spécialement lorsqu'ils sont considérés d'un point de vue arithmétique. Peut-être ne l'avez-vous pas remarqué, mais dès qu'il est question de morts, les chiffres sont pris d'une frénésie inflationniste sous l'impulsion des organisations humanitaires et des droits de l'homme. On dirait des enchères publiques : dès que l'une annonce 20.000 morts quelque part, une autre aussitôt double la mise, et une troisième s'empresse de la quadrupler. Comme ça qu'au Rwanda on en est à 500.000. On croit que ces bonnes âmes partent là-bas avec des médicaments ou des virres : non, ils se pointent tous avec des calculettes. A ce rythme, dans deux semaines, le Rwanda sera le premier pays au monde sans habitants. Ou presque, il n'y aura plus que Kouchner debout. Et le sida ? Des affiches m'ont appris que toutes les trente secondes une personne mourait du sida dans le monde. J'ai calculé : bon an mal an, ça fait 1 051 200 morts. Dix millions et demi, depuis dix ans. Tiens, depuis que j'ai écrit la première ligne de cete rubrique, y en a 300 de plus. Effrayant. Mieux vaut que j'arrête d'écrire.

Jean-Pierre Cohen

La Turquie : entre ottomanisme et pantourisme

(1ère partie)

Musulmane depuis 1453, porte de l'Orient, gardienne des Dardanelles, la Turquie est le pays asiatique le plus présent dans l'histoire de l'Europe.

La fin du XXe siècle marque le retour en force de la puissance turque : démographique (140 millions de Turcs dans le monde, près de 300 millions dans 30 ans) ; économique (essor industriel) et militaire (560 300 hommes, 15 divisions, 26 brigades), disposant de fort honnêtes moyens de projection (9 000 hommes, 100 chars, équivalant à ceux de la France) et, bientôt, celle-ci se trouvera fort à l'étroit dans ses frontières héritées du traité de Lausanne (1923), nées de la résistance kémalienne au diktat de Sèvres.

Mustapha Kémal Atatürk, père de la Turquie "européanisée", laïque, nationaliste et socialiste, déclarait que les axiomes de la Turquie étaient l'état de guerre permanent, l'autarcie militaire et la militarisation. La Turquie se définit comme entourée de deux mers et de quatre ennemis (Russes, Grecs, Perses, Arabes), ce qui explique la force de son armée et de sa marine.

La Turquie, zone charnière, regarde vers deux directions géographiquement opposées sur l'axe B 3 (Berlin-Bagdad-Bassora). A l'ouest, son ancien empire "ottoman" ; à l'est, sa sphère culturelle turcophone : dilemme entre un retour à la politique ottomane (Balkans, Arabie, Afrique du Nord) ou le pantourisme, union des turcophones (Asie centrale, Caucase).

Etudions aujourd'hui l'ouest.

Les Turcs peuvent très bien claquer la porte de l'OTAN

La Turquie est membre de la CSCE, de l'OTAN et du Conseil de l'Europe, mais pas de l'EEE (Espace économique européen) et, à notre humble avis, ne le sera jamais ; une devinette célèbre outre-Rhin résume bien la question : "Pourquoi a-t-on fait entrer la Grèce dans la CEE ? Pour empêcher la Turquie d'y venir..." La Grèce, ennemi millénaire et héréditaire officiellement désigné. Avec le rapport de forces actuel (6 pour 1), la Grèce est balayée en huit jours, quinze au mieux ; et les prétextes de guerre ne manquent pas (Chypre, Egée, Thrace). La porte de

l'Europe semblant se fermer pour la Turquie, rien ne l'empêchera de revenir dans les Balkans et le monde arabe par la raison (les relations turco-saoudiennes sont au beau fixe, ayant en commun une arme économique - eau pour l'un, pétrole pour l'autre -, un ennemi - l'Irak -, une religion - l'Islam - et un allié - les Etats-Unis -, mais aussi par la force. Les Turcs peuvent très bien claquer la porte de l'OTAN comme ils ont été à deux doigts de le faire en 1962 à cause du retrait des missiles américains Thor en échange de ceux de Cuba, et on annonce l'arrivée imminente de 27 000 Casques bleus en Bosnie, qui seront voisins des Casques bleus russes. Or, les Russes sont pro-Serbes et les Turcs pro-Bosniaques... Ceci s'ajoute aux douze F 16, meilleurs avions de la Turk Hava Kuvvertleri, stationnés en Italie dans le cadre de l'OTAN, face aux Serbes. La Turquie hait la Serbie au moins autant que la Grèce (et vice versa), et il n'est pas impossible de voir ressurgir une guerre dans les Balkans. Heureusement, la Turquie semble regarder vers l'Asie centrale. ■

(à suivre)

Henri de Fersan



Et c'est ainsi...

par ADG

Comme son nom l'indique, la Pentecôte a été créée pour célébrer l'ascension de la roche de Solutré par une tribu nomade on ne peut plus relevée. Pour parvenir au sommet de ce gisement paléolithique éponyme du faciès solutréen comme le définit ingénument le cher Marcel Larousse, il y a en effet une « côte » puis, pour en descendre, une « pente » et bien que tout cela ne fasse pas de l'excellent français ni, je le crains, un calembour bien pie, les jeunes qui regardent passer les vieux devront s'en contenter, déconnage horaire oblige.

La renommée, ceinte de ses bretelles dorées, s'est déjà fait l'écho de ma récente randonnée dans le Pacifique Sud mais elle ne sait pas que par le jeu du passage de ligne, j'ai vécu deux journées de l'Ascension, l'une à Nouméa, l'autre à Papeete, exploite des plus édifiants que même Bernard Antony, dans ses moments de grande ferveur, n'atteindra jamais et qui me vaudra bien des indulgences quant à ma jeunesse laïque subventionnée par le Club Léo-Lagrange.

Je suis donc encore sous le coup des changements de dates, ce qui me qualifie absolument pour parler des nomades qui en consomment beaucoup (et des figures aussi). Ma science ethnœunologique, née de l'étude de la grosse femme foulani, nourrie par le cannibalisme papou, abreuvée de petit gammay de La Croix (près Bléré) et frottée d'ail ictère (le jeune Aramis, moins ancien que moi dans le métier, s'étant permis la décade précédente un « Naples-Oléron-Aigues-mortes-Acétylène », j'ai quelques excuses) me désigne d'évidence pour traiter de ce sujet.

Chaque année, alors que les pèlerinages de Chartres se croisent et se rencontrent peu, c'est grande merveille que de voir une tribu

LES NOMADES DE SOLUTRÉ

— *Mystère
de la double
Ascension*
— *Chameau,
cheval,
chien et tortue*
— *Grandeur
consécutive
d'Hanin.*

nomade gravir à pas comptés la roche érigée - et non pas Migennes, qui est dans l'Yonne - de ce petit village de Saône-et-Loire. En tête, marche un grand chaman à une bosse qui blâture des incantations destinées à atténuer l'effet de quatorze ans de traversée du dessert (ou fromage). Digne vieillard qui ne s'épanouit vraiment que dans les cimetières et dans les lieux magiques où on achève bien les chevaux, l'homme séduit par ce regard de tortue galapagienne, adouci par la visière de sa coiffe traditionnelle qui le prédestinait davantage à piloter une péniche qu'à conduire un pays. C'est le nonchalant qui passe, escorté d'un chien qu'on sacrifiera au sommet de la roche propriétaire et qui, cette année, échappera à son funeste sort en se jetant dans un abreuvoir, au

grand soulagement des (Brigitte) badauds. En voyant escalader ce personnage considérable, on sent que, décidément, l'homme est dans l'homme et dans la tombe et qu'il regarde Hanin.

Et réciproquement car cet Hanin-là est le porte-bidon de la troupe même si sa force physique pourrait lui faire jouer les voiture-balais des fois qu'un du peloton créverait en haut du col du Fémur. C'est d'un regard kinési qu'il couve son champion au maillot rose et l'on sent chez cette brute magdalénienne qui ne dépare pas le rude paysage paléolithique supérieur, des trésors de complaisance énamourée qui ne demande qu'à s'épancher, et pas seulement du côté du vide.

Tout autre est Jack Lang, enfant du désert au profil de talweg et noblesse de grande tente. Il a déserté l'oasis de Cannes où il se prélassait sous les palmes du Festival tout en faisant de l'ombre à Toubon, pour venir à l'oued du grand mythe errant. Outre le sirop d'érable, il aspire à lui succéder et marche scrupuleusement dans les pas du chaman. Sobre désormais jusque dans sa vêtue, ce fils du vent, ce nomade's Lang est l'homme des caravanes et plus particulièrement celle du cirque Amar qui hiverne chaque année à Blois. Il grandira, car dans l'âme, il est épagnoul.

Enfin, *las but not classe*, fermant la marche de cette troupe désolée, un errant par nature : Georges Kiejman, l'homme qui a su faire son trou auprès du Président grâce au golf et au Barreau grâce à Brigitte qu'il défendit avant de se faire licencier comme un petit porteur de club. Sur l'immense cerise de Solutré, il semble être le ghetto.

Et c'est ainsi, que quoi qu'il arrive, parmi ces nains, c'est Hanin qui est grand. ■

Dieu ou César

par Jacques Houbart

Les larmes du crocodile rouge

Les lecteurs qui ont suivi notre périple américain auront sans doute, ces jours derniers, découvert sans surprise dans leur courrier « *La Lettre* » n° 22 d'Amnesty International, laquelle prend pour cible l'Etat colombien. Ce puissant réseau britannique, disposant des fonds et du système télématique des milliardaires rouges, peut entretenir à la surface du globe de nombreux agents de renseignement et d'action clandestine qui se présentent avantageusement comme « chercheurs ». Comme l'innocent bulletin d'un ordre mendiant, « *La Lettre* » nous demande pourtant de l'argent. L'association ne prend-elle pas en charge la défense des « droits de l'homme », ne proclame-t-elle pas sa solidarité avec les victimes torturées, emprisonnées, massacrées à cause de leurs idées ? Voire. Commençons par examiner le document n° 22 qu'on nous présente.

Alors que, dans les pays industriels et tout particulièrement sur les nouveaux « marchés » européens, le cartel mondial de la drogue - comparable en puissance au lobby du pétrole et disposant de son réseau bancaire - mène une offensive acharnée pour obtenir l'installation du libéralisme de la came, une sorte de GATT de la cocaïne et de l'héroïne ; diverses organisations pro-marxistes montent des opérations contre les Etats qui, en tant que tels, peuvent seuls barrer la route au narcotrafic. Tantôt il s'agit d'installer des casinos dans les réserves indiennes, tantôt de déterrer la hache de guerre du Zapata de 1910 : maintenant, les « chercheurs » d'Amnesty International viennent de découvrir - par hasard dans un des pays vedettes du grand cartel - que, voici trois ans, l'armée colombienne a « froidement assassiné » cinq personnes à Fusagasuga, un faubourg de la capitale, Bogota. Quand on sait que les agents d'A.I. connaissent bien la Colombie, cette

expression est « froidement ubuesque » : depuis le « nueve de abril de 1948 » - jour de l'assassinat par les marxistes du dirigeant libéral Jorge Eliécer Gaitán, Bogota étant mise à feu et à sang pour empêcher la réunion solennelle de la IXe Conférence panaméricaine (1) - plus d'un million de personnes ont été assassinées, très souvent « froidement », et la plupart par les amis de Fidel Castro, déjà opérationnel en personne le 9 avril ! Sur ce point d'histoire, les « chercheurs » d'A.I. auraient pu se renseigner s'ils avaient assisté au colloque de 1986, Paris, Hôtel Lutetia, organisé par quelques survivants, chaudement torturés dans le goulag castriste. Au cours de cette période, l'armée et la police colombiennes se sont battues avec héroïsme, mais dans des conditions ignobles - pas seulement contre les agressions d'une guérilla protégeant les champs de drogue, mais devant se défendre contre la corruption du narco-dollar au sein même de l'Etat !

Et pourtant, Amnesty International raconte au Français naïf que la responsabilité de « la violencia » incombe au malheureux Etat colombien : « Le gouvernement attribue cette violence à la présence de mouvements armés d'opposition et à l'existence de puissantes organisations de trafic de drogue. » Etrange gouvernement ! Les « chercheurs » de la gauche caviar reconnaissent que « Les mouvements de guérilla se sont rendus coupables de meurtres arbitraires (sic), tant sur des civils que sur des membres des forces de sécurité. Cependant ces derniers restent les principaux responsables des assassinats politiques dans le pays. » !!! J'imagine que certains exemplaires de cette « *Lettre* » pourront tomber entre les mains des parents des bambins de Neuilly pris en otages par HB, si judicieusement abattu. « Froidement abattu » avant d'avoir fait sauter la classe de mater-

nelle ! Ils se diront évidemment : c'est le combat des mêmes contre les mêmes, le Syndicat de la Magistrature prend le parti de HB, comme A.I. prend celui de la narcoguérilla.

Cela est si vrai que « *Géopolis* », l'émission marxiste hebdomadaire de Claude Sérillon sur *France 2*, s'est empressée de relayer la campagne d'Amnesty International, le 14 mai. Alors que, dans son tract, A.I. prend la défense de l'Union Patriotique, organisation marxiste colombienne, « *Géopolis* » donne la parole à l'un des dirigeants de A.I., Peter Berenson, un bon gros qui « rappelle » que le bourreau communiste, lequel faillit déclencher la guerre nucléaire, nous voulons dire Khrouchtchev, « était un libéral ». Sérillon en profite aussi pour donner la parole à Robert Badinter, la vedette du socialo-communisme, qui dès son arrivée s'est efforcé de désamorcer les lois antiterroristes, d'abolir la peine de mort et de remettre en liberté les fauves révolutionnaires d'« Action Directe », ainsi responsable de quelques « froids assassinats ».

Ce qui pourrait être comique - si la puissance d'A.I. ne donnait à ses discours un impact tragique -, c'est que ces amoureux du genre humain ont fait projeter par *Fr 2* un planisphère désignant les nations coupables de barbarie de par le monde : on a vu apparaître en rouge de vastes zones d'Amérique, d'Afrique et d'Asie, avec un peu de Balkans naturellement. Le Tiers Monde, grosso modo, c'est-à-dire les pays du monde qui ont vu s'effondrer leurs structures étatiques traditionnelles, ou qui ont perdu la protection étatique de la puissance coloniale. Pour des gens de gauche, adeptes du « dépérissement de l'Etat », cela donne à réfléchir. ■

(1) Cf. mon dernier ouvrage, « *Dieu, César et les bourgeois* », les Editions La Bruyère, 128 rue de Belleville, 75020 Paris.

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

RWANDA : LA GUERRE ANCESTRALE

Les massacres du Rwanda constituent un tragique cas d'école. Voilà, en effet, un pays qui est le contraire de l'Afrique. Ici, et à la différence de la quasi-totalité du continent noir, nous sommes en présence d'une authentique nation dont l'émergence historique peut être située au moins au XII^e siècle. De même, alors que presque tous les pays de l'Afrique subsaharienne sont des mosaïques ethniques dont l'évolution vers une définition nationale est impossible, le Rwanda, tout comme le Burundi son voisin, a la chance de n'être composé que de deux populations, les Hutu et les Tutsi.

Or, exemple toujours unique en Afrique, les Hutu et les Tutsi ont conscience d'appartenir à la même nation, ils parlent la même langue, ils partagent le même système de valeurs, leur religion traditionnelle n'était qu'une. Nous ne sommes donc pas en présence d'ethnies, au sens scientifique du terme.

Cette unité culturelle a été renforcée par les colonisateurs allemands de 1898 à 1916, puis belges jusqu'à l'indépendance. Les Tutsi et les Hutu sont en effet francophones et, à une écrasante majorité, ils sont chrétiens. Ce sont essentiellement des catholiques, avec un fort pourcentage d'adeptes des diverses obédiences protestantes. Nous sommes ici dans les parties les plus christianisées de l'Afrique en raison de l'œuvre admirable qui y fut jadis réalisée par les Pères Blancs.

Or, en dépit de tous ces facteurs d'unité, Tutsi et Hutu se massacrent, dépassant en horreur les pires abominations libériennes. La raison de cette haine repose sur une opposition raciale et non sur une définition ethnique.

Le plus étonnant dans les réactions épouvantées des médias est précisément leur étonnement. Une fois encore, la sous-culture médiatique est prisonnière de l'immédiat. N'ayant aucune mémoire, elle pense que ces massacres sont une nouveauté. J'ai

vécu au Rwanda de 1972 à 1983. Durant ces onze années, les tensions entre Tutsi et Hutu n'ont jamais cessé. J'ai même été le témoin direct de trois massacres. Le premier s'est déroulé en février 1973 ; en une nuit, j'ai perdu la moitié de mes étudiants. Tous étaient tutsi. Ceux qui n'avaient pas été massacrés durent s'enfuir, leurs camarades ayant "subitement" décidé de les tuer.

C'est le pistolet à la main qu'avec un collègue géographe nous avons arraché des dizaines de filles tutsi au viol collectif qui les attendait. Après avoir caché nos étudiants survivants, nous les fîmes passer au Burundi voisin à bord de pirogues. A Cyangugu, sur le lac Kivu, un coopérant français fut pris, faisant franchir la frontière à des réfugiés. L'ambassade ne fit rien pour s'opposer à son expulsion. La charité n'était pas alors un "business".

J'ai retrouvé plusieurs de mes anciens étudiants tutsi au hasard de mes voyages : les plus nombreux au Burundi et en Ouganda, mais aussi au Kenya et même en France, comme l'année passée lors d'une conférence à Rennes. Tous ont aujourd'hui pris les armes dans les rangs du FPR.

Le FPR n'est composé que d'une poignée d'hommes : à peine 12 à 15 000 combattants. En face, les milices hutu disposent d'un inépuisable réservoir humain puisque les Hutu sont 6 millions et les Tutsi moins d'un million. Mais ces derniers sont les anciens "féodaux". Ils ont derrière eux plusieurs siècles de tradition guerrière. Ayant combattu durant plusieurs années dans les rangs de l'armée ougandaise dont ils constituaient le fer

de lance, ils ont parfaitement assimilé les techniques de la guérilla moderne.

Et puis surtout, ils sont le dos au mur. C'est leur peuple que les Hutu ont entrepris d'ethnocider. La France socialiste porte, à cet égard, une immense responsabilité dans les massacres. Pour des raisons troubles, qu'il faudra bien élucider un jour, elle a totalement soutenu, assisté, secouru et promu le gouvernement du général Juvénal Habyarimana. L'homme, qui n'était pas un mauvais bougre, était un fervent catholique ; mais, après La Baule, il fut contraint de "démocratiser" son pays afin de continuer à plaire aux idéologues qui gouvernaient la France et qui détenaient les crédits de la coopération. Dès cette époque, il fut dépassé par les courants hutu les plus extrémistes, ceux qui, comme lui, étaient originaires du nord du pays et plus précisément des régions de Byumba, Ruhengeri et Gisenyi.

Le pouvoir du général commença alors à vaciller et, en 1990, les Tutsi du front patriotique rwandais tentèrent un raid en profondeur depuis l'Ouganda. La victoire militaire leur fut ravie par la France qui envoya la Légion, puis les parachutistes de l'infanterie de marine.

Il est faux de prétendre que l'armée française se contenta alors d'évacuer nos ressortissants ; sa seule présence stoppa en effet le FPR devant Kigali, lui interdisant de prendre l'aéroport et soulageant ainsi l'armée gouvernementale totalement débordée. C'est également l'armée française qui, plongée dans ce conflit, qui ne nous concernait en rien puisque nos ressortissants avaient été sauvés, permit aux Hutu de repousser les Tutsi vers le nord.

Sans cette intervention incompréhensible, les Tutsi seraient à nouveau au pouvoir et les actuels massacres n'auraient pas été perpétrés. Mais, pour analyser la situation locale, il aurait fallu avoir une approche africaine de la réalité rwandaise ; or, ce sont des tiers-mondistes qui font la politique étrangère de la France. ■

Les Provinciales

par Anne Bernet



Tristan Corbière, l'insolent de Roscoff

Un jour de 1883, un Breton de Paris, Léo Trezenik, frappa à la porte de Paul Verlaine. Il tenait à la main un recueil de poèmes qui lui avait été confié par l'un de ses amis. Ce livre était paru en 1873, sans retenir une seconde l'attention de la critique. Depuis, le poète était mort de phtisie, ce qui est une fin poétique

par excellence... Et l'éditeur avait fait faillite. L'œuvre unique avait sombré, comme le souvenir du malheureux jeune homme qui avait fondé dessus ses meilleurs espoirs.

Jusqu'au moment où l'un des cousins du disparu, retrouvant la brochure, la relisant, avait été bizarrement saisi : se pouvait-il, après tout, que le pauvre

Edouard ait eu du talent ? Il avait montré les vers à Trezenik, qui s'était précipité chez Verlaine, fou d'enthousiasme et d'admiration. Paul avait lu ; il avait été bouleversé. Le jeune mort n'avait pas du talent : il avait du génie...

Verlaine travaillait alors à un essai intitulé « *Les Poètes maudits* », texte où se côtoyaient Rimbaud,

Stéphane Mallarmé et Marcelline Desbordes-Valmore. Il y ajouta un premier chapitre et, pour la première fois, le nom de Tristan Corbière, trépassé onze ans auparavant, resplendit au firmament de la poésie.

Pour l'état civil, Tristan se nommait Edouard-Joachim Corbière. Il était né au manoir de Coat-Congar, aux portes de Morlaix, le 18 juillet 1845, de l'union tardive d'Edouard Corbière, corsaire en retraite et grand romancier maritime. Edouard-Joachim avait grandi entre Morlaix et Roscoff, bercé des souvenirs paternels et, à l'exemple de son père, rêvant d'être marin et écrivain. Et puis, la fatalité s'en était mêlée : elle avait cloué au lit un bel adolescent de seize ans et en avait fait un grotesque pantin, pâle et maigre, tout déformé par le rhumatisme articulaire. Très vite, la tuberculose était venue se mettre de la partie. Mme Corbière avait essayé pour son fils le climat de Cannes. Le garçon avait détesté le Midi ; il n'aimait que son âpre côte léonarde, battue de tempêtes, plate et sauvage face à l'océan. On l'avait ramené à Roscoff, station d'ailleurs recommandée pour les poitrinaires. Edouard s'était cloîtré dans la villa familiale, ne fréquentant que des peintres de l'école bretonne, s'essayant à crayonner à son tour. Puis, il avait traîné dans les auberges du port, en compagnie des marins en goguette, qui le surnommaient « l'Ankou », tant il était devenu blafard et éma-



cié... Ils ne le moquaient pas. Le fils du capitaine Corbière, en dépit de sa santé chancelante, était « un matelot premier brin ». Sur son cotre, « *Le Négrier* », nom emprunté au plus célèbre roman de son père, il affrontait en s'en moquant les pires coups de chien. Il aurait préféré disparaître en mer plutôt que cracher ses poumons... Il le crierait un jour, en réponse au lugubre et prétentieux « *Oceano Nox* » du vieil Hugo : « Eh bien, tous ces marins-matelots, capitaines / Dans leur grand océan à jamais engloutis / Partis insoucieux pour leurs courses lointaines / Sont morts – absolument comme ils étaient partis. / Allons ! C'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes ! » « Un grain... Est-ce la mort, ça ? La basse voile / Battant à travers l'eau ! – Ça se dit encombrer... / Un coup de mer plombée puis la haute mâture / Fouettant les flots ras — et ça se dit sombrer / Sombrer : sondez ce mot. Votre mort est bien pâle / Et pas grand chose à bord, sous la lourde rafale... / Pas grand chose devant le grand sourire amer / Du matelot qui lutte... » « Noyés ? Eh allons donc ! Les noyés sont d'eau douce. / Coulés ! Corps et biens ! Et jusqu'au petit mousse / Le défi dans les yeux, dans les dents le juron ! » « Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges ! / Qu'ils roulent, verts et nus ! / Sans clous et sans sapins, sans couverts, sans cierges ! / Laissez-les donc rouler, terriens parvenus ! »

Tout Corbière — révolte et insolence à la bretonne qui veulent cacher une détresse immense, insondable comme l'océan — est

dans ce poème. En 1868, Edouard-Tristan se lasse de défier le grand large, d'affronter des vagues qui ne veulent pas de lui. Lui qui se croit laid et qui s'en fait une gloire douloureuse a rencontré une jeune femme, belle, noble, riche, et qui l'a trouvé beau... Il l'a suivie à Paris, pour mieux lui reprocher ce qu'il appelle « sa pitié ». Il le confessa : il ne sait pas être aimé. « Vertus chez lui furent défauts » murmure-t-il dans son épitaphe à la François Villon. Il détruit à plaisir cet amour, ces « *Amours jaunes* », c'est le titre qu'il choisira pour son recueil de poèmes, que la fortune de son père lui permet de faire éditer, et qu'il lui dédie.

Qu'est-ce que « *Les Amours jaunes* » ? Il le dit : « Bon, ce n'est pas classique ? – A peine est-ce français ! / Amateur ? Ai-je l'air d'un monsieur à succès ? / Est-ce vieux ? Ça n'a pas quarante ans de service... / Est-ce jeune ? Avec l'âge on guérit de ce vice. Un chef-d'œuvre ? Il se peut... Je n'en ai jamais fait... »

Curieux assemblage où se succèdent souvenirs parisiens, filles des rues, évocations de voyages et puis, dans un déferlement superbe de marée d'équinoxe, ses poèmes bretons.

Corbière peut jouer les Villon, les Musset, les Hugo jeunes, les Baudelaire. A vingt-cinq ans, rares sont les écrivains débarrassés des maîtres qu'ils aiment et qui les ont influencés... Mais il est déjà à part entière Tristan Corbière, précurseur immense de Rimbaud, inspirateur de Verlaine, de Richepin, adulé et écorché par une foule de poètes, au fond très soulagés que ce

rival, trop doué, soit si tôt disparu... On lui reproche ses cadences qui méprisent la règle, ses diarèses irrégulières, sa brutalité dans le mot et l'image. Tristan Corbière n'est pas un écrivain bien élevé, mais un barde de plein vent, de colère, de tourmente et de révolte. En cela, son pardon de Sainte-Anne-la-Palud est ce qui a été écrit de plus extraordinaire depuis Villon, évocation de cour des miracles pouilleuse autour du sanctuaire mais transfigurée par la foi ancestrale de son peuple. Ecoutez ces litanies qui précèdent la plus cruelle des descriptions de l'humanité souffrante :

« Servante-maîtresse altière / Très-haute devant le Très-Haut / Au pauvre monde pas fière / Dame pleine de comme il faut / Prends pitié de la fille-mère / Du petit au bord du chemin / Si quelqu'un leur jette la pierre / Que la pierre se change en pain. / Dame bonne en mer et sur terre, / Montre-nous le ciel et le port / Dans la tempête ou dans la guerre / O Fanal de la bonne mort / A l'an prochain ! Voici ton cierge / C'est deux livres qu'il a coûté ! / Respects à madame la Vierge ! / Sans oublier la Trinité ! »

Breton, Corbière... Par le sang et l'âme. Quand il évoque les marins ses amis : « Allez ! A bord, chez eux, ils ont leur poésie ! / Ces brutes ont des chants ivres d'âmes saisies / Improvisés aux quarts sur le gaillard d'avant / Ils ne s'en doutent pas, eux, poème vivant... » Ou l'agonie désespérée des recrues bretonnes de 1870, mortes de misère dans la boue du camp de Conlie, parce que Gambetta ne voulait pas armer « une armée de

chouans »... « J'en ai vu parmi nous, sur la Terre-Patrie / Se mourir du mal du pays. » « Ceux-là qui restaient simples à leur manière, / Soldats, catholiques, bretons » « Ceux-là qui tombaient bayant à la bataille / Ramas de vermine sans nom / Espérant le premier qui vînt crier : « Canaille ! / Au canon, la chair à canon ! » » Tristan pressent, dans le petit sonneur qui sonnait des sônes tristes et qui mourut sans bruit dans le camp sarthois, sa propre destinée. Il a vingt-neuf ans et il agonise, à la clinique Dubois « dont on fait les cercueils », plaisante-t-il, encore, à Paris. Il veut rentrer chez lui. Ce mourant rassemble ses dernières forces pour revenir dans son Léon austère, dur et tendre. Et il meurt sans gloire et sans bruit, à Morlaix, le 1er mars 1875. « Petit mort pour rire »... « Va vite, léger peigneur de comètes ! / Ne fais pas le lourd ! Cercueils de poète / Pour les croque-morts sont de simples jeux, / Boîtes à violon qui sonnent le creux / Ils te croiront morts, les bourgeois sont bêtes... / Va vite, léger peigneur de comètes ! »

Corbière meurt inconnu, pour ressusciter à la gloire sauvé par un autre révolté et maudit. Mais combien aujourd'hui, en lisant ce « *Rondel* », l'attribuent à Arthur Rimbaud ?

Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !

Il n'est plus de nuits, il n'est plus de jours ;

Dors, en attendant venir toutes celles Qui disaient : jamais ! Qui disaient : Toujours ! Parce que ces seuls vers vaudraient la gloire à n'importe quel amant des mots et des cadences. ■



Le pouvoir d'un conte

Les contes et les légendes m'ont donné à jamais, à douze ans, le goût des belles histoires. Henri Gougaud, poète né à Carcassonne, a réuni des contes du monde entier et, dans une merveilleuse préface, nous en raconte l'origine : *"Où sont donc nés les contes, et pourquoi, et comment ? Une femme l'a su, aux premiers temps du monde. Cette femme, en vérité, était l'épouse d'une brute. Son mari la battait. Elle était résignée, sans espoir, sans révolte. Un jour, elle fut enceinte. Elle se dit alors qu'elle ne pouvait plus se permettre d'être rossée, sous peine de perdre l'enfant qu'elle portait dans son ventre. Elle réfléchit donc au moyen d'amadouer son homme. Elle se creusa la tête. Rien ne vint. Elle se creusa le cœur. Alors une réponse germa au plus secret de son être. Et quand, au soir, son mari, comme à son habitude, leva sur elle son bâton, elle se mit soudain à raconter une histoire qu'elle ignorait connaître. Et cette histoire était si belle, si émouvante, si prodigieuse que la brute l'écouta, et que le bâton oubliâ de s'abattre sur son dos. Ainsi, neuf mois durant, toutes les nuits, cette femme inventa des histoires pour préserver la vie qu'elle portait dans le ventre. C'est ainsi que sont nés les contes de la Terre. Non point pour changer la vie, mais pour l'aider à éclore."* Cela ne vous rappelle pas l'histoire des Mille et Une Nuits ? Shéhérazade charmait-elle ainsi chaque nuit son sultan pour ne pas être mise à mort au petit matin ? N'en concluez pas que tous les hommes battent leurs femmes, lesquelles racontent toutes des histoires... Ce qui est sûr, c'est la permanence des mêmes douceurs et des mêmes malheurs dans la vie humaine tout autour du monde et leur semblable transfiguration poétique pour les chanter ou les exorciser.

Anne Brassié

L'Arbre d'Amour et de Sagesse,
Contes du Monde Entier,
par Henri Gougaud (Points, Seuil).

par
Michel Deflandre

Tout au long du XVIII^e siècle, les contes, histoires, anecdotes ou nouvelles ont fait fureur, et rares sont les auteurs qui ne s'y sont pas essayés. De Marivaux à Rétif de la Bretonne, de Piron à Florian, en passant par Diderot et Cazotte, tous les beaux esprits ont prêté leur plume à ce genre littéraire. La culture française rayonnait en ce siècle sur toute l'Europe et notre langue était parlée dans toutes les cours royales. Certains de nos grands esprits vécurent d'ailleurs auprès de souverains étrangers, ambassadeurs de notre culture, tel Voltaire auprès du roi de Prusse, plus courtisan flatteur que ne le dépeignent habituellement ses hagiographes. Dans sa remarquable préface à ces deux volumes consacrés aux nouvelles, Jacqueline Hellegouarc'h donne les différentes définitions de la nouvelle, définitions se contredisant parfois : Récit court ? Ce n'est pas le cas de certains récits, tel *"Le Siège de Calais"*, composé de centaines de pages. Unité d'action ? Nombre de nouvelles ne respectent pas ce critère.

Mais foin de restrictions, laissons-nous entraîner dans le monde de ces œuvres que l'on nommera indifféremment conte, nouvelle, récit, voire roman. L'abbé Prévost, avec l'aventure intéressante des mines de Suède,

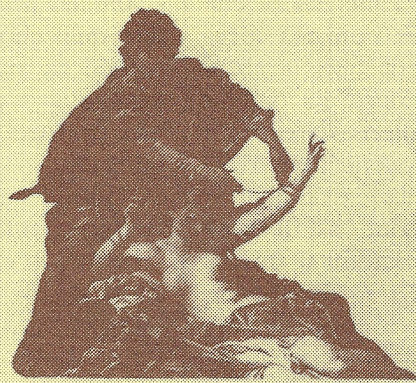
fait un reportage avant la lettre. Marmontel nous distille des contes moraux non dénués de malice. Cazotte, l'étonnant Cazotte qui prédit la Révolution et la mort de plusieurs de ses amis, ainsi que son propre trépas, au cours d'une soirée littéraire, Cazotte donc, outre *"Le Diable amoureux"*, écrivit nombre de nouvelles parmi lesquelles *"Rachel ou la belle juive espagnole"* d'après un sujet populaire ibérique. Mais ces deux volumes ne se contentent pas de réunir des auteurs français. On trouve en effet des récits écrits par le Polonais Potocki, qui fut plagié par Charles Nodier,

la Hollandaise Belle de Zuylen et le Suédois Tassin. Si les noms de Voltaire ou de Marivaux sont connus de tous, qui se souvient des écrits de Loaisel de Tréogat ou de Nicolas Fromaget ? Ces deux recueils permettent donc au lecteur néophyte ou érudit de connaître ou de redécouvrir la littérature du siècle que l'on nomma "des Lumières" mais qui brilla essentiellement à travers la littérature. A lire et à relire sans restriction aucune. ■

"Nouvelles françaises du XVIII^e siècle" Vol. 1 : De Voltaire à Voisenon ; Vol. 2 : De Marmontel à Potocki. Le Livre de Poche, Bibliothèque classique.

NOUVELLES FRANÇAISES DU XVIII^e SIÈCLE

I. De Voltaire à Voisenon



Bibliothèque classique



**"ASPIRANT DE MARINE",
"LIEUTENANT DE MARINE", "SEUL
MAÎTRE À BORD", "TRÉSOR DE
GUERRE", "RETOUR À BON PORT",
"PAVILLON HAUT"**
de Cecil Scott Forester

Les aventures et mésaventures du capitaine Horatio Hornblower de la marine de Sa Gracieuse Majesté... Et elles sont innombrables autant que fracasses, les aventures et les mésaventures du vaillant officier de Georges III ! Là, midship, il est prisonnier d'un corsaire français, s'évade, combat les Espagnols à Gibraltar ; là, commandant d'une frégate, il nettoie un nid de forbans dominicains ; ailleurs et ailleurs, il étrille de nouveau les sujets de Ferdinand VII, ensuite les Turcs, manque être pendu, lie amitié avec un fidèle de Louis XVIII et s'empare avec lui d'un bâtiment de la flotte de Bonaparte, aime tantôt une lady, tantôt une humble institutrice... ouf ! De très plaisantes histoires de cape et d'épée, non point à l'eau de rose, grâce à Dieu, mais à l'eau de... mer !

■ Presses Pocket, de 33 F. à 36 F.

"LES ÉPOUX VIERGES"
de Suzanne Bernard

On a souvent parlé d'amour courtois, mais bien peu de couples l'ont sublimé comme Delphine de Signe et Elzéar de Sabran. Mariés alors qu'ils étaient à peine adolescents, ces époux observeront tout le temps de leur union, près de vingt-cinq ans, leur vœu de chasteté. Passion pure et ferveur religieuse seront les deux vecteurs de ces personnalités admirables qui demeurent unis dans le tombeau. Des destinées exceptionnelles.

■ Perrin, 235 p., 95 F.

**"ECLAIR DE CHALEUR" ET
"ONCLE DYNAMITE"**
de P.G. Wodehouse

S'il fallait symboliser l'humour anglais à travers un seul auteur, c'est sans doute le nom de P. G. Wodehouse qui vien-

draît à l'esprit. Eclair de chaleur est un petit bijou de marivaudage et d'esprit, sans oublier l'indispensable flegme britannique et Oncle Dynamite est le type même de l'excentrique descendant d'un héros de Dickens. La légèreté du ton et la maîtrise du style confèrent à Wodehouse les qualités d'un grand auteur. Élémentaire, my dear.

■ Ed. 10-18.

"LE CANON"
de Cecil Scott Forester

Un épisode de la vraie guerre de libération qu'en 1808 le peuple espagnol mena contre les troupes de "Bonaparte empereur"... Munis d'une seule pièce d'artillerie, le chef de partisans El Bilbanito, don Carlos O'Neil, un officier hispano-anglais de Sa Majesté catholique, et leurs "campesinos", sorte de chouans d'Ibérie, affrontent avec une rare vaillance la féroce armée de l'Ogre corse. Une épopée à l'état pur, et, sous une forme romanesque, un très juste tableau de l'un des plus terribles moments de l'histoire européenne. Un ouvrage plein d'intérêt ; l'on regrettera néanmoins que le roi Ferdinand VII de Bourbon y soit appelé... Fernand.

■ Ed. Phébus, 128 F.

**"MARIE DE BOURGOGNE"
"MARGUERITE D'AUTRICHE"**
d'André Besson

A mi-chemin entre la biographie et le roman, l'histoire de deux princesses quasiment inconnues du grand public. Marie, fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, vécut un amour fou avec le frère du duc de Clèves, le chevaleresque sire de Ravenstein ; elle devint, après avoir eu treize prétendants issus des plus illustres maisons d'Europe, la femme de l'archiduc Maximilien de Habsbourg, futur empereur germanique, et donna le jour à Philippe le Beau, père de Charles Quint, et à Marguerite. Celle-ci, répudiée par le dauphin Charles, bientôt Charles VII, épousa l'Infant Don Juan ; veuve, elle s'unit au duc Philibert de Savoie ; puis,

le duc mort, elle voua sa vie à son neveu Charles Quint déjà cité, au nom de qui elle gouverna en immense "homme d'état" les Pays-Bas. Passionnants, malgré l'emploi de quelques termes à la borne de l'anachronisme.

■ Nouvelles Editions latines, 130 F et 99 F.

**"LES GRANDS ROMANS DE LA
GUERRE DU PACIFIQUE"**

Si cette fin de premier semestre va souvent être consacrée dans l'édition au Débarquement de juin 1944, il convient de se rappeler que le deuxième conflit mondial n'épargna pas, loin de là, l'autre bout du monde, de Pearl Harbor à Hiroshima. La réédition en Omnibus de trois grands romans consacrés à la guerre du Pacifique : Tant qu'il y aura des hommes, de James Jones, Les Nus et les Morts, de Norman Mailer, et Le Pont de la rivière Kwai, de Pierre Boulle, nous plonge dans cette guerre au cours de laquelle s'affrontèrent l'Occident et l'Orient. Notons que ces trois ouvrages connurent des adaptations cinématographiques à grand succès. Quand Hollywood rentabilise la guerre.

■ Presses de la Cité, Omnibus, 1200 p., 145 F.

"LA MORSURE DE SATAN"
de Claude Seignolle

C'est toujours avec un grand bonheur et une pointe de frisson que l'on ouvre un ouvrage de Claude Seignolle, ce grand conteur qui s'est livré il y a quelques semaines dans un Entretien courtois. Les dix-neuf nouvelles composant ce recueil sont à la hauteur de leur créateur et L'auberge du Larsac empêchera plus d'un lecteur de s'endormir paisiblement. En digne ethnographe, Claude Seignolle sait réveiller nos peurs ancestrales et on ne peut attendre qu'avec impatience son prochain recueil, en regrettant de ne pas entendre le maître lui-même narrer ses contes lors d'une veillée au coin du feu.

■ Phébus, 190 p., 118 F.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

SAMEDI 28 MAI

F3 22H30

« *Planète chaude* »

HLPS. Le Schindler portugais s'appelait Aristide de Souza Mendes. En juin 1940, cet Israélite lusitanien (dont le poste éminent de consul général à Bordeaux démontre que l'atroce Salazar n'était peut-être pas aussi antisémite qu'on veut nous le faire croire), distribua en trois jours, dix mille visas à des coreligionnaires et vingt mille autres à des quidam qui n'avaient pas trouvé de place à bord du fameux transport de déserteurs qu'on appelait "Le Massilia" et qui allait permettre à la venette prodigieuse de certaines canailles démocratiques de se transformer, cinq ans plus tard, en fureur épuratrice.

Les clients du consul, après avoir foutu le camp en Espagne chez l'abominable Franco, puis au Portugal chez l'infect Salazar, sautèrent l'Atlantique pour revenir en 45 fusiller les imbéciles restés à leur poste, histoire de leur faire comprendre ce qu'était le vrai courage. Le consul héroïque méritait bien cet hommage télévisuel de la police de la mémoire.

Trente mille visas en trois jours, ça représente tout de même sept signatures à la minute sans un instant de repos.

DIMANCHE 29 MAI

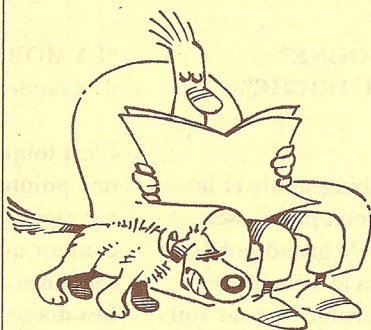
ARTE 20H50

« *Main basse sur la ville* »

Tourné en 1963, ce chef-

d'œuvre de Francesco Rosi traite de la corruption des politiciens.

La date est importante. Elle montre que la corruption a fleuri, en Italie comme en France, sur le fumier de l'après-guerre. En France, ce fut le gaulisme immobilier, puis le pompidolisme mercantile, puis le giscardisme combinard et enfin le socialisme véreux. En Italie, l'immobilier démo-chrétien. Mêmes origines, mêmes mécanismes. Mais en France, un demi-siècle après l'accession au pouvoir des maquereaux du résistancialisme, la classe politique est toujours aussi corrompue, alors qu'en Italie l'opération "Mani pulite" a chassé du Pouvoir les mafieux politiciens au grand dam des "démocrates" qui préfèrent la politique de la main tendue à celle du bras levé.



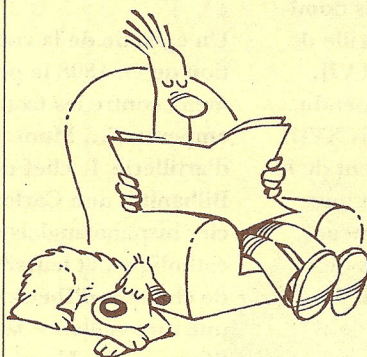
LUNDI 30 MAI

F2 21H05

« *La Bible* »

Le premier épisode de cette série italo-américaine n'a vraiment pas de quoi bouleverser l'histoire de la télé. On a cependant remarqué une innovation : les éclairages, les angles de prise de vue, le montage, en un mot le traite-

ment de l'image est très visiblement inspiré des techniques du cinéma publicitaire. Résultat, quand Abraham reçoit les ordres du Tout-Puissant, on a l'impression de revoir Don Patillo devant son assiette de nouilles.



MARDI 31 MAI

F3 22H55

« *Les brûlures de l'Histoire* »

Cette émission relève strictement de la propagande, Laure Adler et Patrick Rotman ayant adopté une fois pour toutes le parti de raconter l'Histoire selon la Vulgate marxiste. Ce soir, le "Débarquement" est raconté par l'historien-communiste Gilles Perrault, supporter du Nazi rouge Boudarel et dont l'excellent Emmanuel Ratier rappelle, dans son "Encyclopédie politique française", qu'il prêta son concours à un film de propagande soviétique à la gloire du KGB. "The right man", en somme...

MERCREDI 1er JUIN

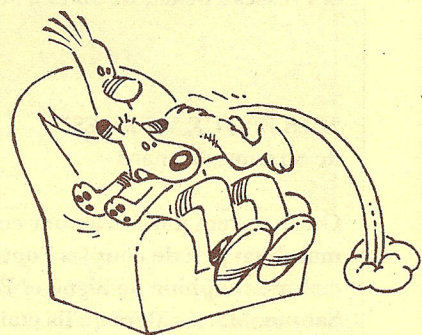
F3 20H50

« *Etats d'urgence* »

Un tribunal international a été désigné pour juger les Serbes accusés de crimes de guerre. On connaît

l'aune de ce genre de juridiction. Au moins, jusqu'à présent, attendait-on que les hostilités soient terminées pour faire comparaître les vaincus devant un tribunal de vainqueurs. Aujourd'hui, on va plus vite : les prévenus étant déjà condamnés par l'Ordre Médiatique Mondial, le tribunal n'est en somme qu'une chambre d'enregistrement. Cela dit, cette juridiction fantoche accouchée par le Machin onusien va juger des communistes.

C'est la première fois. D'ailleurs, c'est tellement incongru que personne n'ose le dire.



JEUDI 2 JUIN

TF1 22H25

« *Demain il fera beau* »

Sujet de cette émission : "La fureur de séduire". Ça ne sera sans doute pas beaucoup plus passionnant que les autres émissions de la dame Kieffer qui réussit à être à la fois désagréable et emmer-nuseuse, mais cela permettra aux jeunes générations d'entendre entre autres un homme qui se vante d'avoir "eu" plus de cinq cents femmes et une femme qui séduit les autres femmes. Tout cela dans le droit fil de la lutte



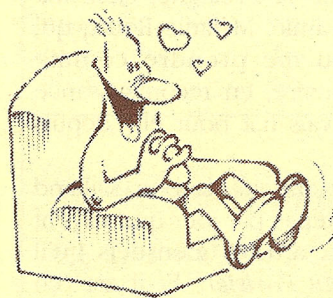
contre le SIDA, cela va sans dire.

VENDREDI 3 JUIN

F3 20H50

« *Thalassa* »

Dans le déferlement d'émissions provoqué par le 50e anniversaire du Débarquement, Georges Pernoud fait une fois de plus preuve d'intelligence, d'originalité et de sensibilité avec ce reportage sur l'un des plus grands cimetières marins du monde : la Baie de Seine où, le 6 juin 44, des centaines de bateaux ont coulé. Thalassa nous emmène à la suite de chercheurs d'épaves, dans cet extraordinaire territoire inexploré.



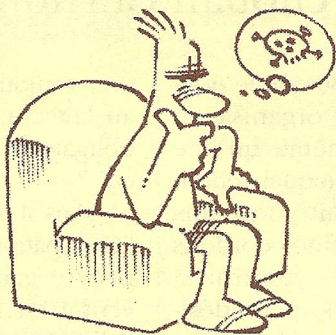
SAMEDI 4 JUIN

TF1 20H50

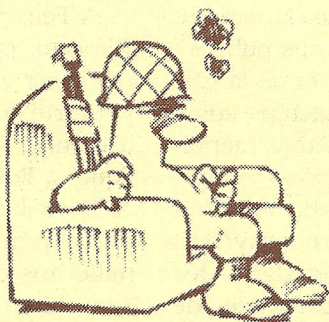
« *Spécial Super-nanas* »

Au lieu de transformer les berceaux français en cimetières au nom de la liberté de la femme, Simone Veil et Gisèle Halimi, entre autres, feraient bien de jeter un coup d'œil, de temps en temps, sur la télévision. Elles y verraient avec quel mépris salingue on traite les femmes. Ce soir, par exemple, elles seront représentées par une ex-strip-teaseuse reconvertie dans le bruit syncopé, une espèce de poupée Barbie gonflée aux silicones et une ancienne actrice de cinéma cochon.

Pendant une heure et demie, selon la recette de cette émission racoleuse et putassière, ce petit monde douteux va occuper l'écran en racontant des cochonnettes entrecoupées de rires salaces.



Ça n'a évidemment rien à voir mais, dans le cadre du bicentenaire oublié, je relève qu'aujourd'hui, 4 juin 1994, on aurait pu célébrer le deux centième anniversaire du dépôt, par l'abbé Grégoire, d'un rapport à la Convention appelant à "l'anéantissement des patois en vue d'imposer l'usage universel de la langue française".



DIMANCHE 5 JUIN

F3 20H50

« *Inspecteur Derrick* »

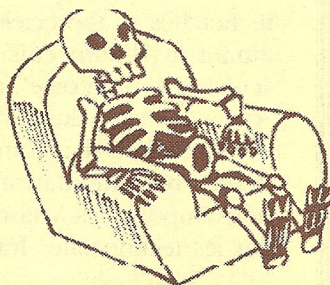
On aura peut-être lu, dans le courrier du "Libre Journal", les remontrances d'une télé-spectatrice qui défend la police allemande. J'espère que la Police de la pensée n'y trouvera pas matière à nous chercher des poux dans la tête. Après tout : "De gustibus

non disputandum", comme disait Monsieur Nadaud, qui fut mon héroïque prof de latin.

Pour moi, dans la série des policiers étrangers, je préfère, et de loin, au Teuton Derrick, l'Asiatique juge Ti, magistrat chinois de la dynastie des T'ang (VIIe siècle) dont un diplomate hollandais qui passa sa vie en Chine, Robert Van Gulick, écrivit les aventures en anglais.

Hélas, à ce jour, personne, semble-t-il, n'a songé à cinématographier les prodigieuses enquêtes du juge Ti qui promène sa curiosité sereine et implacable dans la Chine ancienne, à bord de son palanquin, précédé de ses sbires et suivi de ses trois épouses.

Ce serait pourtant plus pittoresque que les éternels bistrots de Navaro, les bas-fonds pouilleux de Moulin et les écluses brumeuses de Maigret. Ceux dont le cinéma mental n'est pas en crise se tourneront vers la magnifique collection "Grands détectives" (10/18) de Jean-Claude Zylberstein, qui a permis aux amateurs français de "Whodunits ?" (littéralement : "Qui a fait le coup ?") de découvrir ce pendant oriental et médiéval d'Hercule Poirot. ■



Vidéo

"L'ŒIL QUI MENT"

film de Raul Ruiz, avec John Hurt

Le cinéma espagnol semble ces dernières années avoir atteint les dimensions internationales perdues par le cinéma italien. L'œil qui ment nous entraîne dans le village d'Alentejo dans lequel l'irrationnel règne en maître. Un jeune homme, Félicien, cartésien convaincu, perdra ses certitudes en côtoyant les habitants de cette étrange contrée. Parmi les acteurs, nous retrouvons Didier Bourdon, un des trois "Inconnus". Fable poétique, L'œil qui ment possède une bonne dose d'humour, ce qui ne gâte rien.

(distribution : Film Office)

"HENRI DES À L'OLYMPIA"

Réalisation de Philippe Briday

Les spectacles pour enfants de qualité sont trop rares pour ne pas être signalés. Loin de l'univers stupide de Dorothee, Henri Dès emmène ses jeunes spectateurs dans un monde de tendresse et d'émotion. Ne prenant pas les enfants pour des imbéciles, contrairement à la harpie de TF1, il mêle, plus d'une heure durant, magie sur scène et surprises dans la salle. "Chanson pour mon chien" ou "La fourmi amoureuse" valent mille pitreries des "musclés".

(Distribution : Polygram Vidéo)

"UNE ÉTRANGÈRE PARMI NOUS"

Film de Sidney Lumet, avec Mélanie Griffith

Un jeune diamantaire juif fondamentaliste de New-York ayant été assassiné, l'enquête est confiée à une femme détective gay. Son infiltration dans le milieu religieux fondamentaliste sera difficile. Mais qu'on ne parle pas de racisme au risque de rappeler les HLPS ! Polar analogue par certains côtés à "Witness" qui se déroulait chez les Amishs, "Une étrangère parmi nous" se laisse regarder sans déplaisir, surtout en raison de la présence lumineuse de Mélanie Griffith.

(Distribution Polygram Vidéo)



Sous mon béret

Fin du sport

La sympathie profonde que nous inspirait Luis Ocana ne saurait en aucun cas gommer la triste réalité des conséquences désastreuses des efforts considérables consentis dans les terribles montées des Alpes et des Pyrénées, peut-être aidés par je ne sais quelles potions. Luis a rejoint Louison et Jacques dans la descente. Mais nous pouvons craindre qu'ils ne soient pas les derniers à payer la grande magouille des bidons trafiqués par des toubibs salopards qui, entre deux avortements, s'enrichissaient à grands coups de seringues et d'anabolisants. Dans leurs belles villas, ils doivent aujourd'hui goûter la victoire avec les bulles de néant qui éclatent chaque jour un peu plus pour annoncer la fin du sport. Cette part mythique du XXe siècle s'effondre sous nos yeux, entre deux rangées de CRS, trois matches truqués, des épaules trop larges, des billets enterrés. Et le ballon ovale, longtemps protégé des prédateurs sans vergogne, résonne désormais à coups d'espèces sonnantes et trébuchantes, inversant le cours normal des choses qui voulait que l'on trébuche après avoir été sonné. La seule certitude du sport est qu'il n'est plus glorieux. Aussi garderons-nous toute notre admiration pour ce skieur de fond français qui, lors des derniers Jeux olympiques d'hiver, a renoncé en cours de route car il avait froid aux pieds. Il nous a réchauffé le cœur et attisé l'imagination du capitaine Thon qui vient de mettre au point le premier système moderne de refroidissement de la voûte plantaire en vue d'une expérience initiatrice de vaudou, en louant les services d'un cracheur de glace venu de la haute Bigorre, là où les cols s'entrelacent dans la rumeur lointaine de klaxons qui ne nous font plus rêver. **Joseph Grec**

Plaisirs de France

par Chaumeil

Le chouan Curnonsky

C'est peu avant 1930 que le quotidien Paris Soir organisa un plébiscite, de même qu'une grande revue culinaire, auquel répondirent trois mille amphitryons, fins gourmets, chefs de cuisine, cordons bleus professionnels et confirmés, hôteliers et restaurateurs, pour désigner un "Prince des Gastronomes" et ce fut le bon Maurice Edmond Sailland qui fut élu à la quasi-unanimité.

"Par une opportune ironie de la Providence, qui sait tout prévoir, comme son nom l'indique, et qui sans doute pressentait ce que nous réservait l'avenir", écrivait en 1948 le Prince, "les suffrages de mes indulgents électeurs ont couronné un pauvre gendeletr simple et débonnaire qui, depuis sa majorité, n'a ni chef, ni cordon bleu, ni cuisine, ni salle à manger, qui a toujours su (et bien lui en a pris) se contenter de peu et qui n'a jamais connu la joie de recevoir ses amis chez lui... Je n'en suis pas moins parvenu à créer, malgré l'insouciance, la carence et l'indifférence des "pouvoirs publics", cette alliance du tourisme et de la gastronomie qui depuis longtemps aurait dû être pour notre pays une inépuisable source de richesse".

En fait, jusqu'à sa mort, au début des années soixante, Curnonsky était invité en permanence dans les meilleurs restaurants de France, de Navarre et de l'Etranger. Mais il vivait, modestement d'ailleurs, de ses articles de journaux et de ses collaborations à divers ouvrages de cuisine ou de recettes.

Excellent gourmet, ses avis étaient recherchés et appréciés de ses hôtes. Il aimait la "haute cuisine", adorait la "cuisine bourgeoise" et idolâtrait les "cuisines régionales"...

Que dirait-il aujourd'hui des pervers réglementations que veulent nous imposer les Maastrichtiens relayés par les technocrates français : interdiction

toujours menaçante du fromage au lait cru, affinage de ces fromages obligatoire sur plastique synthétique, etc. ?

Mais il avait connu, vécu durement l'Occupation. "Ce que je deviens, mon pauvre gars, mon vieux co-chouan", écrit-il en 1942 à son condisciple du collège d'Angers Félix Martin, "je vis ici depuis deux ans dans l'inconsolable douleur de survivre à mon pays, à tout ce que j'ai aimé, à tant de chers disparus... J'ai vendu la moitié de mes beaux livres et suis venu me réfugier ici, au fond de la Bretagne, chez ma bonne vieille amie, Mélanie Roust, qui a bien voulu me prendre comme demi-pensionnaire, en reconnaissance de ce que j'avais fait pour elle depuis vingt ans".

A soixante-dix ans, le bon Sailland ne fait qu'un repas par jour que payent juste les deux articles mensuels qu'il donne au *Petit Parisien*. Et il est "en zone interdite, entouré d'occupants".

A Félix Martin, il écrit sa rancœur : "Crois-tu, mon gars, qu'on les a payés, ces vingt ans de démocrassouille, de veulerie, de paresse, d'amnésie et d'aboulie. La France était bien "l'aboulie" à Robespierre. Elle avait remplacé la vieille devise "Honneur et Patrie" par "Apéro et Dancing" ! Résultat : mille ans de gloire anéantis en trois semaines. Conclusion : crève la Gueuse !"

La seconde guerre mondiale terminée, Maurice Edmond Sailland revint à Paris, mais la défaite de la patrie suivie des années noires de l'Occupation l'avait marqué. Il sortit moins, vécut chichement, entouré et aimé indéfectiblement de ses amis. Il patronna enfin la création de l'*Académie Rabelais*... Le vieil Angevin mourut peu après ; son hommage a été concrétisé par une modeste rue portant son pseudonyme, dans le XVIIe arrondissement, au bord de Levallois. ■



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

THÉÂTRE

"Les fourberies de Scapin" de Molière

Faut-il qu'il soit solide, Monsieur Jean-Baptiste Poquelin, pour supporter les traitements qui lui sont infligés ! Le voici en jeans et baskets. Le texte n'est pas en verlan... Mais pourquoi pas ? Nous lançons l'idée !

Jean-Luc Moreau, comédien subtil, rate généralement toutes ses mises en scène (exemple : les derniers molières). Ici, le ratage se confirme. Tout se déroule à Marseille

dans un ramassis de caisses couvertes de "tags" avec un omniprésent poste radio-cassettes qui dégueule des airs de rap. Le légendaire, astucieux et cocasse entremetteur-valet, c'est Smaïn qui déambule avec sa boîte de Coca-cola à la main. Il vit de petits délits, perpétrés avec ses potes, dans les docks. Finies les fourberies, nous sommes dans la grosse (l'énorme) farce. Et Molière, alors ? Hyacinthe et Zerbinette ont conservé leurs noms, Argante, Géronte, Octave et Léandre aussi... Ouf ! On aurait pu transformer Zerbinette en Zerbi... tellement plus "beur". Un oubli sans doute... Le texte, oui, le texte de Monsieur Molière est restitué (comme vomi) sous forme d'onomatopées. Ce n'est plus du Molière, c'est du "momo"

appuyé par une gestuelle qui ramène constamment l'interprète à se farfouiller la braguette. Délicat...

Henri Courseaux (vêtu d'une tenue de parachutiste mauve) et Georges Montillier en "font des tonnes". Léandre est interprété par David Brécourt, remarquable de classicisme, donc perdu ici !

L'histoire... Mais, voyons, tout le monde s'en fout !

Les adolescents qui viennent s'égarer dans cette belle salle du Gymnase sont là pour leur copain Smaïn. Oublions le théâtre classique...

A quand la délicate Muriel Robin et le raffiné Lagaf dans du Musset... ?

Théâtre du Gymnase-Marie Bell
(42 46 79 79)

CINÉMA

"Quatre mariages et un enterrement" de Mike Newell

Comédie anglaise en couleurs. Deux heures d'enchantement, d'humour "very British" et de charme. La morale serait qu'il est souhaitable de se marier par amour... Mais que les unions de raison peuvent donner des couples harmonieux ! Un jeune séducteur (Hugh Grant), farouche célibataire, commence à être perturbé devant les nombreux mariages qui sont célébrés parmi ses amis. Une mystérieuse et séduisante Américaine (Andie Mac Dowell) achève de le déstabiliser. Ce bel album d'images tendres et cocasses est un vrai reportage sur la jeune bourgeoisie anglaise. C'est étincelant, frais, sentimental et l'émotion comme l'humour sont ici conjugués au plus-que-parfait. Vous rirez aux larmes. C'est jubilatoire !

"The House of spirits" de Bille August

A peine le générique se déroule-t-il que l'on pressent que "*La maison aux esprits*" va s'imposer à nous comme une grande œuvre. Un film envoûtant de bout en bout. Le Danois Bille August (deux palmes d'or à Cannes pour "*Pelle le conquérant*" et "*Les meilleures intentions*") a réussi son adaptation du roman d'Isabel Allende

qui fait revivre une famille chilienne. C'est une saga allant des années vingt aux années soixante-dix et racontant le destin chaotique de la famille Esteban dans le déchirement de l'histoire du Chili. La gloire et la déchéance de cette tribu de latifundistes sont dépeintes avec le souffle de l'épopée. La reconstitution des lieux, costumes, voitures, etc. est soignée et la mise en scène efficace. L'analyse des caractères et des motivations des protagonistes ne favorise aucun des deux camps. L'exercice d'équilibre bien périlleux est réussi. On comprend que l'homme, qui a créé, avec sa sueur, une hacienda et assaini la vie des populations locales, veuille défendre (au besoin par les armes) l'ordre qu'il a établi. On ne peut condamner les ouvriers agricoles qui s'organisent pour tenter d'améliorer leur sort. Evidemment, on connaît la suite... Les élections amènent la gauche au pouvoir et le Chili sombre dans la chienlit. Les militaires entrent en scène... L'intelligence du réalisateur est de n'avoir caricaturé ni les uns ni les autres. S'il a des préférences, on ne les discerne pas. Cela mérite d'être signalé. Quand la fille unique et tendrement aimée du grand propriétaire attend un enfant du meneur des révoltés, on retombe dans le romanesque qui donne tout son sel à ce beau film servi par une distribution exceptionnelle : Jérémy Irons, patriarche irréductible ; Meryl Streep sa mystique épouse ; Glenn Close sœur et belle-sœur énigmatique et au destin chaotique ; Minona Ryder, fille gâtée et rebelle ; Antonio Banderas, révolutionnaire et amoureux. Ce film, visible par tous (à partir de quinze ans, quand même), est en tout point admirable.

Un jour

D'Artagnan à Maëstricht

Les armées de Louis XIV investirent Maëstricht, place hollandaise verrou des Provinces-Unies située sur la Meuse, le 5 juin 1673. Sa Majesté présente, les commandaient : M. le lieutenant-général duc de La Feuillade et M. le maréchal-de-camp, comte de Vaubrun ; les Grands Mousquetaires y avaient pour chef M. le lieutenant-capitaine Charles de Batz de Castelmore de Montesquiou-Fézensac, comte d'Artagnan. La ville, ceinte d'une muraille, de tours, de bastilles, de cinq ouvrages à corne, de mi-lunes gigantesques que défendent cinq mille soldats et de grosses bandes bourgeoises, effectifs résolus à la gouverne de M. de Farjoux, un transfuge plein de pugnacité, n'intimide point La Feuillade... Le 24, les assiégés insoucieux du blocus, le lieutenant-général fait donner le canon. La brèche ouverte, les Mousquetaires, qu'épaulent les gens de Monseigneur le duc de Montmouth, de MM. de Montal, de Beringhen et d'Hauteville, chargent à la bravade, d'Artagnan à leur tête, le fer à la main. L'affrontement est furieux. "Le Roi et les officiers généraux qui étaient témoins de cette attaque convinrent qu'on n'avait jamais vu un feu si violent (...)", notera Paul Pelisson, historiographe du Très Chrétien avec Jean Racine en 1677. Les Français crochent la principale demi-lune, mais Farjoux lance une fort rude contre-offensive, et ils doivent lâcher le glacis... Le 25, La Feuillade ordonne un nouvel assaut, et les Mousquetaires, à la suite de leur capitaine-lieutenant, marchent à l'ennemi. Lutte de Titans ! Choc de héros !... Et "après un combat des plus longs (...), des plus sanglants, les Mousquetaires rentrèrent dans la demi-lune". Cinquante-trois de ces diables-à-quatre étaient morts, dont M. le comte d'Artagnan, frappé d'un plomb à la gorge. Le 29, au son des caisses et des fifres, les troupes de la Fleur de Lys, drapeaux claquants, occupaient l'imprenable Maëstricht.

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par Pierre Monnier

Dans les affaires Tapie, la phrase assurément la plus pertinente et la plus pointue fut prononcée par le procureur de Montgolfier, suite à la conversation qu'avait sollicitée le président de l'Olympique de Marseille : "Je n'avais pas l'intention de le convoquer. Je ne connais pas le motif de sa visite, mais je crois que, s'il était venu porteur d'une valise pleine de billets, j'aurais plus facilement compris ce qu'il voulait".

Je ne suis pas de ceux qui moquent les efforts de Jacques Toubon pour protéger la langue française. Il s'inscrit dans une noble tradition. Il y a soixante ans, Lucien Dubech refusait d'utiliser des anglicismes dans la page sportive de la maurrassienne "Action française"... Il écrivait "ballon rond"... "balle ovale"... "course de vitesse"... Etienne s'est, plus tard, déchaîné contre le franglais... C'est Marcel Aymé qui apportait les solutions les plus pratiques en utilisant l'arme de l'orthographe... Il parlait de "ouiquainnedes", de "biftèques" et de "foutebolle".

Il y a de bons, braves et grands démocrates auxquels l'arrivée de l'Alliance nationale au pouvoir en Italie arrache des cris de douleur... Que les députés néo, post ou a-fascistes aient été des élus du peuple ne les satisfait pas... L'indignation est grande et la colère douloureuse au cœur des Fabius, Rocard, Mitterrand, Jospin, Jean-Pierre Cot et autres ! Bref, tous ceux qui trouvaient naturelle, en 1981, la présence de ministres staliniens dans le gouvernement de la France.

La désinformation dans notre pays est tellement insinuante, l'opinion est tellement asservie que la faculté d'appréciation s'en trouve anéantie. On peut imaginer l'arrivée sur la scène d'un homme politique éminent, génial réalisateur, économiste prestigieux, de formation biologiste, il va guérir le cancer et vaincre le virus du sida... Il comprend tout, peut tout expliquer... On l'encense, on le statufie... Il suffira, pour l'abattre, de l'étiqueter pro-fasciste... On l'aura vu lire du Brasillach ou du Céline... On apprendra qu'il a bavardé en riant avec Le Pen... C'est fini, l'appareil médiatique est mis en route. Il est détruit, il ne vaut plus rien.

Rendez à ces Arts

Achille-Etna Michallon

Son nom et ses prénoms sont déjà, comme dirait Aramis, des exemples pour la jeunesse française ! Ça sent à la fois le terroir hexagonal et l'antiquité homéro-sicilienne : tout un voyage !

Il n'est pas très célèbre, ce pauvre Michallon, mort à vingt-six ans d'une pneumonie, en 1822, époque à laquelle il était de mode de partir des poumons. Quand on a retenu son nom, c'est parce qu'il a été un temps professeur de Corot. Il mérite pourtant plus que cette gloire-là. Le musée du Louvre possède le plus grand ensemble d'œuvres de Michallon. Et il les expose pour montrer combien cet artiste eut son importance dans l'évolution du paysage pictural.

Il a étudié auprès de David. Mais, avec des prénoms pareils, pouvait-il en être autrement : il a été premier prix de Rome en 1817, pour un paysage historique.

Michallon s'est heurté au problème que posait aux artistes la représentation du paysage à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Pour les uns, dans la peinture de paysage, il faut imiter la nature telle qu'elle est. Pour les autres, il faut l'idéaliser comme l'a fait Nicolas Poussin. Et comme, à l'époque, la hiérarchie des genres est stricte, l'idéalisation de la nature est considérée comme la forme la plus noble. C'est dire où on allait nicher la "noblesse" après la nuit du 4 août !

Et Michallon trouve une troisième voie. Qui est déjà la peinture romantique inspirée des Anglais et qui préfigure l'impressionnisme. Un travail sur le motif, une sorte de style de plein air, non dénué de sentiments. Et qui fait de lui un pionnier.

Nathalie Manceau

Musée du Louvre



Lettres Martiennes

par Martiannus *

Monsieur le professeur, un zéphyr campagnard déposa hier à mes pieds une sorte de message griffonné sur un papier d'emballage. Sa signification me paraît assez intéressante, encore qu'elle m'échappe assez largement. Je vous en transcris le texte ci-dessous pour que vous puissiez en tirer vous-même la substance. Cela commence ainsi :

• Je confie à ce modeste papier, le seul que j'aie trouvé dans ma maison où ne règnent que disquettes et bandes magnétiques, un appel au secours qui, s'il n'est pas entendu à temps, constituera mon testament. Dès cette nuit, lorsque mes volets s'ouvriront, j'essayerai de briser une vitre pour jeter mon S.O.S. à l'extérieur.

• Au soir d'une vie consacrée au service de l'Etat, j'avais pu, réalisant mon rêve, faire aménager le nid de ma retraite selon les principes les plus avancés de la robotique. Chez moi tout était automatique, et il ne me restait d'autre effort que celui de passer de mon fauteuil à mon lit. J'étais d'ailleurs sur le point de remplacer l'un et l'autre par un meuble unique qui se serait transformé tout seul selon les indications de l'horloge.

• Tout allait pour le mieux quand advint cette

fâcheuse tempête qui pendant douze heures priva la région d'électricité. Tout mon programme s'en trouva perturbé : mes volets se ferment à l'aube et ne s'ouvrent qu'au crépuscule alors que s'éteignent les lumières.

• Le pire est que je ne puis y remédier car, dans l'importune obscurité, j'ai broyé ma télécommande sous mes pieds. Je suis enfermé dans mes deux pièces : portes et fenêtres restent bloquées par le système de sécurité. Qui viendra me délivrer alors que, le jour, les volets clos masquent aux passants une présence qu'aucune lumière ne leur révèle la nuit ? Comble d'infortune, mon téléphone aussi est automatique et il est réglé sur l'horloge parlante qui égrène les longues heures de mon agonie.

• La faim commence à m'affaiblir. J'avais programmé un vrai délice : un hamburger au ketchup. Les premiers jours, aux deux repas, ma cuisine automatique me livrait mon steak haché, mais maintenant sa réserve de viande est épuisée et elle n'éjecte plus que les dernières gouttes de la sauce rouge. Ma machine à boissons fonctionne encore, mais elle ne contient plus de gobelets et je n'ai que la vision intermittente d'un jet de coca-cola ou de café tombant directe-

ment dans sa grille.

• Tandis que mon corps dépérit, mon mental se dégrade, miné par les images et les sons de ma télévision. Grand admirateur de Mesdames Sinclair et Veil, j'avais programmé une vidéo-cassette d'une enrichissante conversation de ces dames au sujet de l'avenir de la famille et de la nation. Leurs frimousses me semblaient avenantes et leurs propos raisonnables. Mais, au bout de 47 passages de la cassette que je ne puis arrêter, ces dames se mirent à hanter mes rares moments de sommeil sous l'aspect d'horribles mégères prônant l'avortement et daubant les Franchouillards : les rêves sont souvent le contraire de la réalité.

• Fuyant ce cauchemar, je me suis réfugié dans mon autre pièce où retentit sans cesse le *Boléro* de Ravel. Pendant que j'écris, je l'entends pour la 123ème fois. Je sens que je deviens fou.

• Si je m'en sors vivant, je promets de me retirer dans une chaumière, avec un bon gros lit couvert d'un édredon, une horloge à poids, un feu de bois dans la cheminée et un fourneau sur lequel je mitonnerai le bœuf à la mode. J'irai à la Messe le dimanche. Et même je voterai pour Le Pen. »

* p.c.c. Daniel
Raffard de Brie

Mes bien chers frères

Basile

C'était au mois d'avril. Je rendais visite à une dame âgée de mon quartier. Elle pleurait. "Eh bien, madame, qu'est-ce qui se passe ?" — "C'est mon mari. Il est mourant" — "Où est-il ?" — "Dans une maison de retraite. Qui m' coûte cher, d'ailleurs. J'en dors pas !" — "Je vais aller le voir, voulez-vous ?" — "Surprise, elle accepta : "Oui, merci !" Puis elle se ravisa aussitôt : "Enfin, oui, mais faudrait pas qu'i" vous voie !" Je lui répliquais en riant : "Je ne vais tout de même pas me déguiser en Père Noël !"

Ah ! cette peur du prêtre ! Le prêtre, c'est la mort. Sa venue annonce la mort !

Quelques semaines plus tard, Basile, son mari, fut hospitalisé au Val-de-Grâce. J'y allais. Après quelques minutes de conversation, je lui demandais : "Cher monsieur, vous croyez en Dieu ?" — "Oh oui !" — "Voulez-vous recevoir le sacrement des malades ?" — "Non, non. Je suis très fatigué".

J'insistais : "Cela fait peut-être longtemps que vous ne vous êtes pas confessé ?" — "Je suis fatigué". "Et votre dernière communion remonte loin, sans doute ?" — "Je suis fatigué. Non, une autre fois". Une autre fois..., pensais-je, inquiet, car je parlais le lendemain en camp de jeunes. Le reverrais-je ?

Dès mon retour, j'appris qu'il avait regagné la maison de repos. C'était décidé, j'irais le 13 mai, jour de Notre Dame de Fatima.

"Alors, cher monsieur, vous me reconnaissez ?" — "Oh, oui !" — "Vous n'allez pas bien. Il est possible que le Seigneur vienne vous chercher. Je voudrais vous donner l'onction des malades". —

"Oui". — "Et puis, vous pourrez communier !" — "Oui". — "Mais on va d'abord se confesser". — "Oui". Souriant et pleurant à la fois, il me tendit les mains pour recevoir l'onction et il communia. Je n'ai pas eu besoin de me déguiser en Père Noël.

Alors, Basile, vous ai-je apporté la mort ou la vie ?

Le Seigneur a dit : "Je veux que là où je suis, eux-aussi soient avec moi".
Abbé Guy-Marie



Histoire de France

par Aramis

On s'y attendait. Voilà, c'est fait. La Reine Margot a reçu le "prix du jury" sur la Croisette. Cette récompense salue, comme elle le mérite, une production française avec, dans les rôles principaux, Isabelle Adjani (la Reine Margot) et Mona Lisi (La Joconde). Débauche des décors, débauche des costumes, débauche des figurants et, bien entendu, débauche totale des acteurs qui raviront les amateurs du genre. Car nous sommes, une fois n'est pas coutume, en présence d'une réalisation à gros budget. Un des films les plus coûteux de l'année. Dont l'auteur, doit-on s'en étonner, se nomme Patrice Chérot... Inspiré librement d'un roman du siècle dernier, le scénario et l'adaptation sont de Danièle Thompson (fille de Gérard Ahury). Son brio n'est plus à démontrer. C'est à elle, en effet, que l'on doit quelques-unes des plus belles pages du cinéma français : Les aventures de Rabbi Jacob, Le coup de parapluie, La vengeance du serpent à plumes, avec le regretté Coluche, ou encore Lévy et Goliath, un des monuments de notre humour national. Une réussite exemplaire, donc. Bien sûr, on reprochera à La Reine Margot son extrême confusion : les personnages se chevauchent trop souvent (la débauche des acteurs est sans doute excessive), rien ne vient éclaircir l'intrigue et surtout pas les éclairagistes dont on se demande s'ils étaient présents sur le plateau. Mais qu'importe, on se sent happé, étouffé par le message de tolérance porté par ce film qui, à force, mais c'est un parti pris, de gros plans rapprochés, finit par troubler. Et la vue et l'esprit. A n'en pas douter, La Reine Margot restera un des moments forts de ce 47^e festival de Kahn.



H. Plumeau et R. Jacob

N ombreux sont ceux qui ont applaudi à notre initiative visant à introduire

Avec François Ier, exerçons-nous à l'inter-activité

la mémoire dans les couches les plus défavorisées. Nous leur en savons gré, car il n'est pas improbable, désormais, que notre proposition rejoigne en ce sens l'objet de celles du ministre de l'Education, François Bayrou, qui compte mettre rapidement en application 155 mesures dont l'effet sera de permettre à 80 % des élèves de chaque classe d'âge d'accéder, en grattant, à une grille de Morpion. Retrouvons pour l'instant François Ier (Anchois pommier) où nous l'avions laissé après la mort de Louis XII. L'homme est jeune, plein d'entrain, il n'a pas encore jeté sa gourme. Il rêve de gloire et de grandeur et voudrait que la France soit la première en tout, à la guerre comme dans les arts (*suggestion d'activité* : Recherche à qui François Ier te fait penser : à François Mitterrand, à Jack Lang, au professeur Schwartzenberg ?). Comme nos affaires allaient mal en Italie, il voulut frapper un grand coup (*suggestion d'activité* : S'agit-il de la victoire du Milan AC en coupe d'Europe, de la

montée du néo-fascisme, de Gérard Depardieu et des pâtes Barilla ?). Et réunit toute une armée où brillait la fleur de la chevalerie française dont l'illustre Bayard que l'on disait sans peur et sans reproche (*suggestion d'activité* : Qui te semble sans peur et sans reproche aujourd'hui : François Mitterrand ? Christian Nucci ? Alain Boublil ? Roger-Patrice Pelat ? Laurent Fabius ? Georgina Dufoix ? Bernard Tapie ? Gérard Longuet ?). Tous ensemble ils passèrent les Alpes par des chemins extrêmement difficiles (*suggestion d'activité* : S'agit-il de l'Alpe d'Huez ? du col du Galibier ? d'une autre étape du Tour de France ?). Mais les Suisses leur barrèrent le passage. On se battit toute une journée. Quand la nuit tomba, nul ne savait à qui serait la victoire. Tout le monde coucha sur le champ de bataille et la lutte reprit au lever du soleil. Les Suisses se replièrent. La victoire de Marignan était gagnée. Nous étions en 1515. François Ier se fit armer chevalier par Bayard. La paix fut signée avec les Suisses et jamais,

depuis, nous n'avons été en guerre avec eux (*suggestion d'activité* : Où trouve-t-on des Suisses aujourd'hui à

Paris ? : 1- à RTL, rue Bayard ? 2- à Europe 1, rue François Ier ? 3- à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, rue Monge ?).

Fort de cette victoire, le roi sombra dans une ambition démesurée qui n'est pas sans rappeler le syndrome qui affecta en son temps Giscard. François Ier, en effet, voulut devenir président de l'Europe. En ce temps, on disait "empereur". Mais il fut battu lors de l'élection par un Espagnol : Charles Quint (*suggestion d'activité* : Les Espagnols nous ennuiant à cause de : Franco ? Léon Degrelle ? Leurs fraises ? Leurs tomates ? La pêche à l'anchois ? Louis XX ?). Alors commença une des plus terribles batailles où se joua le sort de l'Europe tout entière (*suggestion d'activité obligatoire* : Le 12 juin, tes parents votent pour la liste Le Pen ? Baudis ? Rocard ? Villiers ? Tapie ? autre... ?). Envoie tes exercices d'inter-activités à Charles Pasqua, place Beauvau, 75008 Paris. Sans oublier de mentionner ton nom et ton adresse. Une surprise t'attend.